choisir
revue culturelle
n° 562 – octobre 2006

Regards de foi

Prière pour tous les sportifs

Seigneur, je te prie
pour nous tous les sportifs
de toutes les disciplines.
Je te demande la force
pour aller jusqu'au bout de nous-mêmes
et si possible un peu plus loin
sans peur et sans artifices,
la force de nous faire violence
pour être loyal en toutes circonstances,
la force de jouer non pour briller tout seul
mais solidaire d'une équipe.

Donne-nous d'être dans la vie
comme sur le terrain : d'être fidèles en amitié,
forts pour servir, passionnés du meilleur.
Assez humbles pour savoir ce que nous valons
et ce que nous devons aux autres, aux entraîneurs,
à Toi qui nous donnes le physique et le moral.

Donne-nous encore le goût de Te choisir
comme arbitre de nos choix,
énergie de nos vies,
entraîneur vers le Père.
Ne nous permets pas d'oublier
que la vraie compétition
c'est la course de notre vie.
Tu en es le prix éternel.

choisir
n° 562 - octobre 2006

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse
rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Rédaction
tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Rédaction
Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef
Thierry Schelling s.j., rédacteur
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction
Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Conception graphique
studio Loys (Annecy)

Mise en page et imprimerie
Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor
Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Administration
Geneviève Rosset-Joye

Abonnements
1 an : FS 80.–
Etudiants, apprentis, AVS : FS 55.–
CCP : 12-413-1 «**choisir**»
Pour l'étranger :
FS 85.– Par avion : FS 90.–
€ : 56.– Par avion : € 60.–
Prix au numéro : FS 8.–

choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations
Couverture : Pierre Emonet
p. 4 : Giancarlo GIULIANI/CPP/CIRIC
p. 24 : Cork

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial 2
L'éthique des bons sentiments *par Pierre Emonet*

Actuel 4

Spiritualité 8
S'exercer *par Luc Ruedin*

Bible 9
Apocalypse : les prophéties sont accomplies *par Ariel Alvarez Valdès*

Bible 13
L'Evangile de Judas *par Attila Jakab*

Société 17
Un Judas qui rapporte *par Hubert Prolongeau*

Société 19
La mort de la vie ! *par Thierry Schelling*

Société 22
Foot et foi : un couple impossible ? *par François-Xavier Amherdt*

Politique 27
La conscience en politique *par Jörg Eugster*

Lettres 32
Charles Baudelaire *par Gérard Joulié*

Livres ouverts 36
Apprendre à vivre *par Luc Ruedin*

Livres ouverts 38
Vulnérabilité de Dieu *par Edmond Gschwend*

Bloc-notes 44
Le foot, l'Allemagne et le pape *par Christophe Büchi*

éditorial

L'éthique des bons sentiments

Quelques cyniques mis à part, nos politiciens sont habités par un vrai souci éthique ; les idéaux du Bien et du Juste inspirent encore leurs décisions. A en croire l'enquête dont ce numéro de choisir *se fait l'écho, ils sont sensibles aux valeurs éthiques. Confrontés à des questions fondamentales, leurs débats paraissent nourris de compétences scientifiques et de références morales. Les décisions sont prises en conscience, la bonne volonté de nos politiciens ne saurait être mise en cause.*

L'enquête révèle toutefois une évolution dans la conception de l'éthique. Si les idéaux ne sont pas remis en question, s'ils inspirent encore les prises de position, il faut bien constater un glissement significatif au niveau des critères de décision. Le recours quasi exclusif à la conscience individuelle et l'élimination d'une instance personnelle transcendante, traditionnellement véhiculée par les religions, n'est pas sans ambiguïté.

Le rejet des principes religieux comme critères de décision est le produit d'une regrettable confusion entre une conception pharisienne de l'éthique et les implications morales de la foi. Si les pharisiens balisent le chemin en multipliant règlements et interdits, la foi enseigne qu'il n'y a pas d'autre loi que celle de l'amour, que tous les impératifs imaginés par les hommes ou attribués à Dieu, même le Décalogue, n'ont force de loi que dans la mesure où ils jaillissent de l'intérieur, où ils ont été intégrés et qu'ils expriment une relation d'amour (Rm 13,8-10). Aussi longtemps qu'un homme agit en fonction de structures imposées de l'extérieur, fussent-elles religieuses, qu'il ne s'affranchit pas du joug des pharisiens, il n'atteint pas son âge adulte, il n'est pas libre. Le malheur est que pour se libérer, il faille jeter le bébé avec l'eau du bain.

Il n'y a de décision éthique que dans la relation. Une décision pleinement humaine et libre appelle toujours un vis-à-vis capable d'entrer en dialogue et de répondre. Le critère du bien et du mal est constitué en dernier ressort par l'ouverture ou la fermeture face à l'autre, par un oui *ou un* non *adressé sans contrainte à un partenaire consistant, dont l'existence et les droits sont reconnus ou niés : un interlo-*

cuteur qui ne soit pas manipulable à volonté, autre mais pas étranger, plus intérieur qu'extérieur, derrière lequel se profile toujours la Présence transcendante. Mais lorsque l'Autre n'est plus présent personnellement, comme un « tu » accepté ou refusé …?

Les politiciens interrogés évoquent alors d'autres critères éthiques : la sauvegarde de la création et l'écologie, les principes humanistes, les valeurs culturelles, la solidarité et les lois, autant d'idéaux qui leur servent de points de repères, mais qui ne sont pas des partenaires avec lesquels tisser un dialogue Je-Tu. L'interlocuteur personnel éliminé, seuls restent les bons sentiments qui ne suffisent pas à fonder une décision éthique. Privé de vis-à-vis, livré à ses émotions, l'individu autonome est exposé à bien des dérapages, comme on a pu le constater lors des débats sur la biotechnologie, l'assistance au suicide, l'avortement, le mariage gay ou le port du voile islamique et la liberté religieuse.

La question éthique se pose aujourd'hui dans un contexte nouveau, celui d'une civilisation du désir, caractérisée par l'hyperconsommation.[1] La substitution du politique par l'économique, la disparition des institutions qui, jusqu'ici, ont véhiculé du sens et organisé la cité, placent les politiciens devant une alternative qui ne concerne plus l'existence même des valeurs morales - elles sont rarement remises en cause - mais leurs clefs d'interprétation. La satisfaction toujours renouvelée du désir, la poursuite du bonheur immédiat, les possibilités offertes par la science, l'honorabilité conférée par l'opinion publique vite unanime ont créé un environnement favorable à l'éclatement des systèmes de valeurs. Quand les bons sentiments sont élevés au rang de critères du bien et du mal, le marasme éthique n'est pas loin. Les arguments avancés pour justifier l'officialisation de l'aide au suicide dans les hôpitaux universitaires de Lausanne et Genève en sont un bon exemple.

Pierre Emonet s.j.

1 • Cf. **Gilles Lipovetsky**, *Le bonheur paradoxal. Essai sur la société d'hyperconsommation,* Gallimard, Paris 2006, 378 p.

■ Info

Rwanda : Eglise-Etat, un dégel

L'organe de régularisation des médias au Rwanda, le Haut Conseil de la presse, se retrouve sous la présidence d'un prêtre catholique, l'abbé Dominique Karekezi, un Tutsi, directeur depuis 1995 du bimensuel catholique *Kinyamateka*. Cette nomination est interprétée par des observateurs comme « un signe prometteur de la relance des relations entre l'Eglise catholique et le gouvernement de Kigali». (APIC)

■ Commentaire

Ce fameux 12 septembre…

Audience générale du mercredi 20 septembre : Benoît XVI revient sur son voyage en Allemagne et tout particulièrement sur la « phrase fatale » de sa leçon d'ouverture à l'Université de Ratisbonne. Un seul thème était visé : le rapport entre la foi et la raison. D'une prise de position du pape sur l'islam, il n'en était nullement question !

9 septembre 2006, Benoît XVI est accueilli par le ministre bavarois Edmund Stoiber à son arrivée à l'aéroport de Munich.

Et pourtant, la citation extraite d'un dialogue islamo-chrétien du XIV[e] siècle a déchaîné l'ire et les menaces de nombreux milieux musulmans à travers le monde. Tant et si bien que le pape lui-même est revenu sur le sujet, d'abord dans son Angélus du 17 septembre, puis, à la suite de son porte-parole et de son secrétaire d'Etat, et enfin mercredi 20 septembre : quand un professeur n'est pas compris de ses auditeurs, son noble devoir est de répéter de manière plus explicite en dégageant toujours mieux l'esprit de la lettre. Expliquer mais pas s'excuser. Puisqu'il n'avait clairement aucune intention de blesser ou de choquer. La vélocité des médias à marteler en slogan la phrase pseudo-incriminatoire n'a pas contribué à donner un espace de réflexion suffisant pour enrayer l'attaque contre le pape. Vont-ils s'appliquer à se faire l'écho, avec la même *assiduité*, des explications papales ? Il y répète son respect profond pour les musulmans avec lesquels « nous sommes engagés à défendre et promouvoir ensemble, pour tous les hommes, la justice sociale, les valeurs morales, la paix et la liberté », rappelant ainsi l'engagement d'un demi-siècle de l'Eglise catholique dans le dialogue avec les grandes religions (*Nostra Aetate*).

Et le pape de conclure qu'il a *confiance* dans les musulmans : les premières réactions dépassées, ses paroles pourront donner une impulsion nouvelle au dialogue positif ainsi qu'*autocritique* entre les religions et la raison.

Oui, mais comment pourrais-je continuer à y croire alors que des musulmans me répètent à cor et à cri qu'ils sont pacifiques (« Pendez le pape ! », « Tuez le chien de Rome ! » …) ? Le cœur de certains musulmans (extrémistes ?) oscillerait-il entre ces deux paroles coraniques : « Mais si les infidèles (= les chrétiens) tournent le dos, saisissez-les alors, et

tuez-les où que vous les trouviez ; et ne prenez parmi eux ni allié ni secoureur » (4:89) et : « Et tu trouveras certes que les plus disposés à aimer les croyants (= les musulmans) sont ceux qui disent : "Nous sommes chrétiens." C'est qu'il y a parmi eux des prêtres et des moines, et qu'ils ne s'enflent pas d'orgueil » (5:82) ?

Si le cœur a ses raisons que la raison ignore, la foi elle ne peut se permettre d'ignorer la raison, dixit Benoît XVI ! Alors, ô musulmans, « raisonnez » ma confusion dans le cas du martyre de Sœur Leonella Sgorbati à Mogadiscio, assassinée aux cris d'« Allah akbar ! », le 17 septembre 2006, en représailles aux propos du pape : qui est donc mon *authentique* frère musulman ?

Thierry Schelling s.j.

■ Info

Opération Alphalive

Le cours de (re)découverte de la foi chrétienne Alphalive a été présenté le 8 septembre dans quelques 300 églises catholiques, protestantes et évangéliques de Suisse. Imaginés par une communauté anglicane de Londres au début des années 90, ces cours gratuits cherchent à redonner plaisir à prier et à lire la Bible. Ils ont déjà été organisés dans plus de 150 pays, attirant 8 millions de personnes, dont une bonne partie ne fréquentant pas ou plus d'Eglises. En Suisse, Alphalive a été lancé en 1995 : plus de 2000 cours ont déjà eu lieu, réunissant 45 000 personnes.

Coordinateur romand d'Alphalive, Olivier Fleury estime que ces cours offrent des réponses aux principales questions que l'on se pose sur la foi chrétienne et le sens de la vie. Ils permettent aux distancés des Eglises de retrouver un chemin vers la foi. L'approche repose principalement sur la discussion et inclut un repas en commun.

■ Info

Sénégal, appel au calme

Dans le flot des manifestations négatives, voire violentes, de musulmans dans le monde en réaction aux propos tenus par Benoît XVI à Ratisbonne, soulignons celles de deux dirigeants d'organisations islamistes du Sénégal appelant à l'apaisement.

« Nous avons intérêt à ne pas dramatiser la situation et surtout à en profiter, comme lors de l'affaire des caricatures, pour montrer l'islam sous son véritable visage, une religion de paix », a déclaré Abdoul Latif Guèye, président de l'ONG fondamentaliste Jamra. De son côté, Mbaye Niang, reconnu comme islamiste radical, a déclaré que les propos du pape relèvent d'une « erreur » ; il a invité ses compatriotes à garder la raison et à préserver l'harmonie entre musulmans et chrétiens.

■ Info

Le sport, terrain de mission

La section « Eglise et sport » du Conseil pontifical pour les laïcs a été créée en 2004. Sorte d'observatoire du monde sportif pour un service d'évangélisation, elle défend l'idéal d'un sport qui soit une vraie école d'humanité, de vertu et de vie. Pratiqué dans le respect des règles, le sport peut devenir un instrument d'éducation et de transmission de valeurs humaines et spirituelles.

Le 18 septembre dernier, à l'occasion de la parution des actes du congrès *Le monde du sport aujourd'hui : terrain de mission chrétienne*, tenu en novembre

2005, le Conseil pontifical pour les laïcs a cependant souligné que le sport, devenu générateur d'expériences fortes, peut aussi exposer à de graves risques. Il est vécu par de nombreuses personnes comme une sorte d'« extasy pour se détacher de la grisaille de la vie », sans oublier qu'il s'agit aussi d'une « gigantesque affaire économique ». (A lire dans ce numéro *Foot et Foi*, pp. 22-26.)

■ Info

Impôt ecclésiastique maintenu

Dans le cadre des débats sur la révision de la Constitution lucernoise, et contrairement à ce que réclamaient des députés radicaux, le Grand Conseil du canton a décidé, le 14 septembre, de maintenir l'impôt ecclésiastique pour les personnes juridiques (ce qui inclut les entreprises). A l'avenir, les ressources provenant des impôts ecclésiastiques versés par les personnes morales devront être liées à des buts sociaux et culturels, garantissant ainsi que l'argent des entreprises soit investi dans l'intérêt de la société entière. La paroisse catholique de Lucerne consacre par exemple déjà 18 % de son budget à des tâches sociales.

■ Info

Crimes de guerre au Moyen-Orient

Dans une déclaration datée du 5 septembre, le Comité central du Conseil œcuménique des Eglises (COE) a demandé une enquête des Nations Unies sur d'éventuels crimes de guerre commis au cours du conflit israélo-palestinien. Il a également exprimé de graves inquiétudes face à « l'usage considérable par l'armée israélienne de munitions à fragmentation dans le sud du Liban, en particulier lorsque le cessez-le-feu était sur le point d'entrer en vigueur. »
Le 2 septembre, Tarek Mitri, ministre libanais de la Culture et ancien collaborateur du COE en charge du dialogue entre chrétiens et musulmans, a affirmé qu'il existe suffisamment de preuves pour accuser Israël de crimes de guerre, y compris de l'utilisation d'armes prohibées à l'encontre de civils.
Le COE a également appelé les gouvernements qui ont fourni des armes aux combattants à suspendre les livraisons d'armes et de matériel analogue à Israël et au Hezbollah, en attendant les conclusions de l'enquête.

■ Info

Australie, victoire pour l'asile

Le 14 août, le gouvernement australien a décidé de retirer la législation controversée visant à envoyer tous les futurs demandeurs d'asile arrivant par bateau dans des camps situés au large des côtes australiennes, dans les îles du Pacifique de Nauru (qui n'a pas signé la Convention des Nations Unies de 1951 sur les réfugiés) et de Papouasie Nouvelle-Guinée.
Le projet de loi avait été accepté par la Chambre des députés et devait recevoir l'aval du Sénat. Or un sénateur du parti gouvernemental a informé John Howard, Premier ministre australien, qu'elle avait l'intention de voter contre ce projet de loi et que deux autres membres du gouvernement s'abstiendraient. Plutôt que de subir l'humiliation d'une défaite, le Premier ministre a décidé de retirer le projet.

« C'est la première fois, au cours des dix ans d'exercice du présent gouvernement, que pareille situation arrive ; ce qui représente une victoire du bon sens et des droits humains sur de froids calculs politiques. Il y a encore beaucoup de choses qui ne vont pas dans la politique du gouvernement à l'égard des réfugiés et des demandeurs d'asile, mais nous pouvons reprendre courage et nous mettre au travail pour regagner un peu du temps perdu », a déclaré David Holdcroft s.j., directeur du Jesuit Refugee Service.

■ Info

Ouganda, vers l'impunité ?

Mgr Odama, archevêque catholique de Gulu, s'inquiète des accusations de la Cour pénale internationale à l'encontre des principaux chefs de guerre rebelles sévissant en Ouganda, notamment de la tristement célèbre Armée de résistance du Seigneur. Il demande même l'amnistie de ces criminels. Son objectif est d'accélérer le processus de paix en Ouganda et de sauver ainsi la vie d'habitants du nord du pays pris dans la guerre. L'idée est jugée inacceptable par l'ONU, comme l'a exprimé Jan Egeland, responsable de l'humanitaire aux Nations Unies : « Il ne devrait y avoir aucune impunité pour les personnes accusées de crimes contre l'humanité… Elles doivent faire face à la justice. » Pour lui, le processus de paix pourra se poursuivre en Ouganda, même une fois les mandats d'arrêts délivrés.

■ Info

France et armes nucléaires

Après les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, c'est au tour de la France de rompre avec la doctrine de la dissuasion nucléaire pour adopter celle de la guerre préventive à l'arme nucléaire. Le Centre d'essais des Landes, à 50 km de Bordeaux, s'apprête à tester un supermissile, le M51, équipé de mini-têtes nucléaires d'attaque, d'une portée de 10 000 km et d'une précision jamais égalée. Ces essais sont une violation du Traité de non-prolifération nucléaire signé par la France, qui l'a amené à commencer l'élimination de ses armes nucléaires entre 1980 et 1995.

Une large coalition d'associations (ATTAC, le Réseau « Sortir du nucléaire », le Mouvement de la paix, Greenpeace...) a organisé les 22-24 septembre une « inspection citoyenne » du Centre d'essais des Landes. Elle dénonce le « cynisme » qui accompagne la fabrication des mini-têtes nucléaires du M51 : « En faisant un peu moins de morts que la bombe d'Hiroshima, elles rendront plus acceptables aux yeux des opinions publiques les futures frappes nucléaires *préventives*. »

La coalition souligne encore les liens entre nucléaire civil et militaire : « La France continue d'alimenter la prolifération nucléaire en vendant ses technologies "civiles" au plus offrant. (…) Or les programmes civils servent souvent à alimenter des programmes nucléaires militaires, auxquels ils fournissent la matière première, le personnel et les technologies, ainsi qu'une habile couverture. »

S'exercer

Qui pratique un sport, un art, une profession sait bien que l'exercice est essentiel à sa progression. Nul ne méconnaît le labeur requis, l'effort demandé, le sacrifice consenti pour atteindre le but. Ainsi, par exemple, derrière l'efficacité et la beauté jaillies de la spontanéité du geste du tennisman ou de la danseuse, se cachent des heures, des mois, des années d'apprentissage.

Tout apprentissage exige une initiation qui, grâce à la régularité de la répétition, fait advenir progressivement une assurance dans l'exercice. Elle s'épanouira dans la spontanéité d'un geste ou la justesse d'une posture qui savent d'instinct ce qu'il y a à faire pour bien faire. Atteindre les sommets de la gloire ou de l'art ne font pas l'économie de ce chemin. Eprouvant, il fait jaillir le meilleur de soi-même en sculptant le corps et l'âme de celui qui s'exerce. L'entraînement exige donc une persévérance et requiert des conditions de vie qui impliquent un certain renoncement. Cette ascèse est souvent vue négativement aujourd'hui parce qu'elle nous prive d'autre chose. Pourtant, si l'on s'y exerce, c'est bien que s'éprouve déjà un plaisir, une joie, que l'on espère pleinement voir se réaliser. Qui n'a pas éprouvé un jour, en plein effort sportif ou artistique, le bonheur d'avoir exécuté le geste parfait ? Chemin toujours à reprendre, l'exercice se vit différemment selon que l'on est débutant, en progression ou que l'on se trouve au sommet de son art.

Il n'en va pas tellement autrement dans la vie spirituelle. Que l'on s'examine, médite, contemple, prie vocalement ou mentalement ou, comme le dit Ignace, accomplisse d'autres opérations spirituelles,[1] il en va toujours d'un exercice qui requiert effort, attention, régularité et adaptation au point où l'on en est. Initié à une manière de faire, celui qui veut progresser dans l'intimité du Seigneur aura à répéter l'exercice. Mettant en œuvre sa volonté pour être attentif à l'écoute de la Parole, assimilant par la méditation ce qu'il a lu ou entendu, il se laissera toucher par une parole biblique, une attitude évangélique, une situation de justice ou de miséricorde qui le rejoindra dans son histoire. Invité à percevoir l'œuvre de Dieu qui se donne ainsi à connaître dans une rencontre personnelle, il recevra ce que Dieu lui donne de vivre et de faire. L'Esprit saint se joignant à son esprit, il découvrira souvent dans la surprise et l'émerveillement le don de Dieu dans sa vie. Il sera passé d'une attitude volontariste, où il s'exerçait à mettre en place des repères qui l'aidaient à chercher Dieu, à une attitude plus passive, réceptive, où il se découvre gracieusement trouvé et aimé par Dieu. L'action de grâce jaillira alors spontanément de son cœur, lui donnant de parler en vérité à Dieu dans la reconnaissance du don reçu.

Si s'exercer est vital pour le corps et l'esprit, c'est bien parce que l'activité, quel qu'en soit le domaine, nous accomplit. L'excellence du sportif, la beauté atteinte par l'artiste, la compétence du médecin - ne dit-on pas qu'il exerce sa profession ? - ne font-ils pas de ces derniers, dans la reconnaissance du don reçu, des co-créateurs ?

Luc Ruedin s.j.

1 • Exercices spirituels, annotation n° 1.

Apocalypse

Les prophéties sont accomplies

●●● ***Ariel Alvarez Valdès***, *Santiago del Estero, Argentine*
Prêtre, professeur de Sainte Ecriture au Grand séminaire, et de théologie à l'Université catholique

La fin des temps est un sujet qui inspire visionnaires et faux prophètes qui se réfèrent souvent à l'Apocalypse de Jean. Pourtant celle-ci a déjà eu lieu. Le livre de l'Apôtre annonce en effet des événements très rapprochés du temps de l'auteur et de ses premiers lecteurs.

Les prophéties qu'annonce l'Apocalypse pour la fin des temps sont effrayantes : persécutions sanglantes contre les chrétiens, attaque des fidèles par une Bête féroce à six têtes et dix cornes, invasion de langoustes géantes à queues de scorpions et dents de lions, sang et feu descendant sur la terre et exterminant le tiers des humains, énorme Dragon cherchant à dévorer les fidèles de Jésus-Christ, tremblements de terre, éclipse du soleil, chute des étoiles, peste, famine, morts et violences en quantité.
Devant une telle perspective, les chrétiens tout naturellement cherchent à savoir quand adviendront ces calamités. Aussi a-t-on tenté de multiples fois, tout au long de l'histoire, de fixer la date de ces événements. Ce ne sont que des échecs. Des visionnaires, des fondateurs de sectes ou des pseudo-voyants surgissent encore souvent pour annoncer que nous vivons actuellement les derniers temps. En sommes-nous si sûrs ? Pouvons-nous savoir quand se réaliseront ces prophéties ? Oui, selon l'Apocalypse.

« Je viens vite »

Le livre rédigé par Jean comporte une série de visions apparemment chaotiques. Une lecture attentive permet de les éclairer. Le texte commence ainsi : « Révélation de Jésus-Christ. Dieu la lui donna pour montrer à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt » (1,1). Ce premier verset parle donc de « bientôt » pour ce qui arrivera. Le texte continue : « Heureux les lecteurs et les auditeurs de ces paroles prophétiques s'ils en retiennent le contenu. Car le temps est proche » (1,3). A la fin du livre, après l'évocation de toutes les visions, le texte réaffirme une fois encore : « Ces paroles sont certaines et vraies. Le Seigneur Dieu qui inspire les prophètes a envoyé son ange pour montrer à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt » (22,6). Enfin, l'ange avertit : « Ne tiens pas secrète la parole prophétique de ce livre. Car le temps est proche » (22,10).
L'Apocalypse ne se contente pas d'affirmer explicitement que le temps de ces événements est imminent. Il le confirme en images et visions.
Ainsi est-il dit que les souffrances des chrétiens ne dureront pas longtemps (6,11), qu'ils doivent se réjouir parce que le jugement de Dieu va se réaliser, que le Dragon ne dispose que d'un temps bref pour agir sur terre (12,12), que ce sera la fin quand sonneront les sept trompettes (10,6-7). Tout semble prédire un fait imminent. Par ailleurs, au long du livre se lisent les phrases de Jésus : « Je viendrai bientôt », « Je suis à la porte », « J'arrive tout de suite ».

Si les faits de l'Apocalypse devaient mettre des siècles avant de se réaliser, pourquoi Jésus aurait-il créé inutilement une illusion ? Si Jésus ne pensait pas venir accomplir les prophéties, pourquoi aurait-il invité ses contemporains à prier avec un désir ardent : « Viens, Seigneur Jésus » (22,17-20).
Le livre assurait donc aux lecteurs du Ier siècle que ces événements allaient se produire promptement. Nous devons le croire et abandonner l'idée que ces cataclysmes peuvent survenir à notre époque. Mais alors, à quelles circonstances se réfère l'Apocalypse ?

Relations avec les Juifs

Le livre fut écrit vers l'an 95. A cette époque, les chrétiens étaient confrontés à deux très graves problèmes : la rupture des relations avec les Juifs et la persécution par l'Empire romain gouverné par l'empereur Domitien (81-96).
Dès leur apparition, les premiers chrétiens se confrontèrent aux Juifs. Certes, ils lisaient les mêmes Ecritures saintes, récitaient les mêmes psaumes et se rendaient au même Temple, mais les chrétiens croyaient à la Résurrection de Jésus, ce que les Juifs n'acceptaient pas. Des tensions et oppositions se produisirent. Peu à peu, les autorités juives considérèrent les chrétiens comme une secte et leur interdirent l'entrée du Temple et des synagogues.
Ceci plongea les chrétiens dans un grand dilemme : ils ne pouvaient ni ne voulaient nier les traditions juives ; mais comment garder le silence sur la Résurrection de Jésus et sur son Evangile ? Ils savaient que Dieu avait élu le peuple juif et ils voulaient respecter cette élection divine ; mais que faire si les Juifs ne les acceptaient pas parmi eux ?

Les chapitres 4 à 11 de l'Apocalypse sont la réponse à ce premier problème. Jean annonce aux chrétiens que le peuple d'Israël a été remplacé par l'Eglise. L'Eglise est maintenant le Nouvel Israël ; non pas que l'ancien peuple d'Israël ait été renié par Dieu, mais en ce sens que les vrais Israélites sont les Juifs qui ont accepté Jésus, qui se sont transformés en l'Eglise qui vient d'apparaître. Est prophétisée une douloureuse rupture entre les deux communautés. Elle sera totale et définitive. Jean dit de ne pas s'en préoccuper. Cette rupture sera la naissance du nouveau peuple de Dieu, le peuple chrétien.
L'auteur annonce tout cela au moyen de visions et de symboles. Il en ressort que l'Ancien Testament a été surpassé par la nouvelle Eglise de Jésus. La vision du trône de Dieu fait voir que là où, auparavant, on adorait seulement Yahvé, on adore aussi Jésus sous forme de l'Agneau immolé (ch. 4) ; la vision du « Livre scellé » enseigne que l'Ancien Testament des Juifs est indéchiffrable s'il n'est pas complété par l'Evangile de Jésus (ch. 5) ; celle des quatre cavaliers annonce l'arrivée de Jésus-Christ et d'une nouvelle ère (ch. 6) ; la vision des 44 000 marqués du « sceau » indique que le recensement fait par Moïse au départ de l'Egypte est remplacé par un nouveau recensement de personnes de toutes races, langues et populations (ch. 7) ; les sept trompettes signifient que les plaies d'Egypte, à l'origine de la libération du peuple d'Israël, sont remplacées par de nouveaux maux qui contribuent à la naissance de l'Eglise (ch. 8 et 9) ; la vision du livre dévoré est une exhortation aux lecteurs de prêcher l'Evangile (ch. 10) ; enfin, celle des deux témoins montre que le Temple de Jérusalem, dans lequel nul ne pouvait entrer, a été remplacé par un autre temple, ouvert à tous (ch. 11).

La folie persécutrice

Les chrétiens de la fin du Ier siècle gardaient une vive mémoire de la folie tristement célèbre de Caligula (37-41) et surtout de Néron (52-68) qui, peu d'années auparavant, avaient cruellement persécuté les chrétiens de Rome et fait périr les Apôtres Pierre, Paul et beaucoup d'autres.

Or au moment où Jean écrit l'Apocalypse, la folie impériale s'est installée à nouveau. Domitien (81-96) a décidé d'imposer le culte religieux de l'empereur ; il exige qu'on lui donne le titre de « Seigneur et Dieu ». La réaction des chrétiens sera immédiate. Leur unique « Dieu et Seigneur », c'est Jésus-Christ. Comment pourraient-ils admettre une telle prétention de Domitien ?

Dès qu'il a vent du refus des chrétiens, Domitien inaugure une nouvelle et féroce persécution. Il noie dans le sang les communautés chrétiennes. Les chapitres 12 à 20 de l'Apocalypse sont la réponse à ce deuxième problème. Jean cherche à redonner l'espérance aux chrétiens, à les encourager pendant ces dures épreuves.

Les chrétiens d'alors se demandaient combien de temps durerait cette horreur, quand Dieu interviendrait en leur faveur et détruirait les prétentions totalitaires du gouvernement de Rome. Jean leur répond par le moyen d'images et de visions.

Au chapitre 12, une femme (l'Eglise) est confrontée à un grand Dragon (l'Empire romain) qui cherche à dévorer ses enfants (les chrétiens). Or elle est victorieuse. L'auteur de l'Apocalypse annonce ainsi le triomphe des fidèles sur la persécution.

Au chapitre 13, c'est la vision des deux Bêtes. La première représente Rome car elle a sept têtes (comme Rome a sept collines) et des titres blasphématoires (comme ceux revendiqués par l'empereur). La deuxième Bête (appelée « Le faux prophète ») est chargée de l'endoctrinement pour que tous adorent la première Bête ; elle représente la propagande officielle de l'Etat et la religion romaine qui essayaient de séduire les chrétiens pour qu'ils vénèrent la Bête comme si elle était Dieu.

Jean rend courage aux chrétiens en annonçant la terrible punition de Rome : sept « coupes de la colère de Dieu » qui vainquent les deux Bêtes (ch. 16). Puis la ville de Rome apparaît de nouveau, cette fois sous la figure d'une grande prostituée (ch. 17) ; le chapitre 18 décrit la destruction et la lamentation de ceux qui l'aimaient ; celui qui suit conclut par les chants d'allégresse au Ciel, où résonne l'Alléluia triomphal. En ce même chapitre 19, une dernière vision : un cavalier monté sur un cheval blanc combat victorieusement la Bête et ses adorateurs. Le Cavalier (le Christ) jette la Bête (l'Empire romain) dans un étang de feu.

L'Eglise a un avenir

La deuxième partie de l'Apocalypse est donc une annonce pleine d'espérance de la fin rapide de la persécution. Avec le langage propre au genre littéraire apocalyptique, l'auteur répète sans cesse la même espérance au moyen de diverses images, figures et symboles : Dieu réserve un grand châtiment à la ville de Rome, à l'empereur qui se croit Dieu, aux autorités et aux magistrats. Inversement, les chrétiens qui resteront fidèles jusqu'à la fin seront libérés de tout mal. C'est une prophétie pleine de consolation pour ceux qui s'efforçaient de persévérer au milieu de tant de violences et de souffrances.

Le chapitre 20 de l'Apocalypse annonce, après la fin de la persécution, la venue d'un long règne de 1000 ans, le chiffre 1000 étant symbolique et ne prétendant pas fixer une date. L'emprison-

nement du Serpent signifie que le pouvoir de Satan (du mal) sera limité à partir de ce moment, du fait de la présence de l'Evangile dans le monde. Le livre se termine par la majestueuse vision du Ciel nouveau et de la Terre nouvelle, ainsi que de la Nouvelle Cité de Jérusalem descendant du ciel.

Quand donc apparaîtront ce Ciel nouveau et cette Terre nouvelle ? Pour l'Apocalypse, ils sont déjà apparus. Quand prendra fin la persécution, commencera alors, selon l'auteur, une ère nouvelle pour toute l'humanité (l'expression « Ciel et Terre » signifiant toute l'humanité), avec une Cité Nouvelle de Jérusalem se substituant à l'ancienne. En feront partie tous les saints de la terre, ceux qui cherchent à vivre en accord avec la Parole de Dieu.

Peu de temps après son apparition, le christianisme fut donc menacé de disparaître. Deux grands obstacles (la rupture avec les Juifs et la persécution romaine) l'étranglèrent quasiment, alors qu'il venait à peine de naître. Il est donc normal que quiconque adhérait à l'époque à ce nouveau mouvement se posa la question de son avenir. Valait-il la peine de jouer sa vie sur l'Evangile si le christianisme était appelé à disparaître comme d'autres courants religieux l'avaient déjà fait au long de l'histoire ?

Face à cette question brûlante, alors que les fidèles exposaient leur vie, Jean a écrit l'Apocalypse pour leur dire que le christianisme n'est pas un courant religieux de plus, qu'il est destiné à demeurer toujours : ni le judaïsme n'empêchera son développement, ni l'Empire romain ne réussira à l'éliminer. Les chrétiens peuvent faire confiance en toute quiétude à la nouvelle Eglise car celle-ci peut compter sur la protection de Dieu, à jamais.

L'Apocalypse ne parle donc pas de la fin du monde, comme le croient certains. Qu'auraient apporté à ces chrétiens désespérés et persécutés, des détails concernant la fin du monde dans des milliers d'années ? Pourquoi Jean les préviendrait-il de ce qui arriverait des siècles plus tard, alors qu'ils ne savaient même pas s'ils seraient encore vivants le lendemain ?

L'espérance d'un triomphe

Jean, préoccupé par la situation présente de ses frères, a voulu leur annoncer un message joyeux, plein d'espérance : le christianisme sortira triomphant face à l'opposition des Juifs et à la persécution des Romains. Toutes les prophéties de l'Apocalypse sont donc déjà accomplies (de même que le sont celles d'Isaïe et de Jérémie ou celle de Jésus sur la destruction du Temple).

Bien que les prophéties de l'Apocalypse ne concernent pas notre XXIe siècle, le livre continue à transmettre à nos contemporains un message valable. Aujourd'hui aussi le christianisme affronte diverses persécutions. On est tenté de se demander : notre foi a-t-elle un avenir ? Ne faut-il pas admettre que le mal, la violence, la corruption, le mensonge sont victorieux et que nous devons nous mettre à leur unisson au lieu de préserver notre idéal ? Devons-nous nous obstiner à garder les valeurs chrétiennes dans un monde qui, comme une bête féroce, dévore quiconque les pratique ?

A nous tous, l'Apocalypse répond : de même que la foi chrétienne est sortie triomphante des ennemis puissants de ses débuts, elle est destinée à l'emporter aussi maintenant. Jamais ne pourront être vaincus le Bien et la Justice que prêche le christianisme. Ceux qui sont favorables au mal n'ont pas d'avenir. Le livre de Jean est un livre d'espérance.

A. A. V.

L'Evangile de Judas

●●● ***Attila Jakab**, Budapest*
Dr en histoire du christianisme

« Da Vinci Code », « Evangile de Judas »… Le grand public s'est passionné pour ces « sorties » au grand jour de soi-disant révélations sur l'Eglise et le christianisme. Vérités historiques et interprétations diverses ou romanesques se sont allègrement mélangées. Or le texte même de l'« Evangile de Judas » ne révèle rien de bien révolutionnaire…

Suivant une stratégie de marketing savamment orchestrée, c'est dans la période pascale que le monde des médias, avide de sensationnel, a fait connaître l'existence de l'*Evangile de Judas*, censé apporter des révélations fracassantes sur les origines du christianisme et de l'Eglise. Cet épiphénomène s'insère en réalité dans un climat américain et européen d'inculture religieuse et biblique, dans lequel la théorie du complot ecclésiastique visant à cacher des prétendues « vérités » anciennes a même permis à Dan Brown de faire émerger une véritable entreprise très rentable et florissante de désinformation en matière historique et théologique. C'est dans ce contexte que nous devons examiner ce nouveau texte et poser la question : y a-t-il réellement quelque chose à repenser dans la foi chrétienne ?

Judas dans le Nouveau Testament

Si nous regardons les écrits les plus anciens de la tradition chrétienne, c'est-à-dire les Epîtres de Paul, nous pouvons aisément remarquer que la figure de Judas ne joue aucun rôle dans les premières décennies quand le thème majeur est le salut apporté par Jésus-Christ, qui fut livré (Rm 4,25 ; 1Co 11, 23) pour être supplicié.

Les premières informations à son sujet apparaissent dans l'Evangile selon Marc : Judas Iscariote est celui qui livra Jésus (Mc 3,19 ; 14,10 ; 18-21) en le trahissant par un baiser (Mc 14,43-46). Judas, comme archétype de la trahison,[1] est donc le « produit » d'un processus de diabolisation, une construction ultérieure et progressive qui s'enracine dans cette relation sommaire et sobre.

Matthieu et Luc développent déjà le thème de la trahison. Judas, le traître (Mt 10,4 ; Lc 6,16), agit par inspiration satanique et pour de l'argent (Lc 22,3-6) : trente pièces au total (Mt 26,14-16). Jésus est cependant au courant. « Quelqu'un qui a plongé avec moi la main dans le plat, voilà celui qui va me livrer ! » (Mt 26, 23), dit-il au moment du dernier repas pris avec ses Apôtres. Mais le poids de sa félonie fut insupportable pour Judas. Avant de se pendre, il jeta les pièces dans le sanctuaire du Temple de Jérusalem (geste hautement « théologique »). Matthieu nous informe qu'« ayant ramassé l'argent, les grands prêtres dirent : "Il n'est pas permis de le verser au trésor puisque c'est le prix du sang." Après délibération, ils achetèrent avec cet argent le "champ du potier" comme lieu de sépulture pour les étrangers. Voilà pourquoi ce champ-là s'est appelé jusqu'à ce jour le "champ du sang" » (Mt 27, 6-8).

Par rapport à Matthieu, Luc connaît l'histoire un peu différemment.[2] Au début du

1 • **E. Dauzat**, *Judas, de l'Evangile à l'Holocauste*, Bayard, Paris 2006.

2 • Cf. aussi **Ariel Alvarez Valdès**, « Comment mourut Judas », in *choisir* n° 556, avril 2006, pp. 13-15 (n.d.l.r.).

récit du remplacement de Judas dans le collège des Apôtres, il met dans la bouche de Pierre les paroles suivantes : « Frères, il fallait que s'accomplisse l'Ecriture où, par la bouche de David, l'Esprit saint avait parlé d'avance de Judas, qui s'est fait le guide de ceux qui ont arrêté Jésus. Il avait rang parmi nous et s'était vu attribuer une part dans notre ministère. Et voilà que s'étant acquis un domaine avec le salaire de son forfait, cet homme est tombé la tête la première et a éclaté par le milieu, et toutes ses entrailles se sont répandues. La chose fut si connue de tous les habitants de Jérusalem que ce domaine fut appelé dans leur langue *Hakeldama*, c'est-à-dire "domaine du sang" » (Ac 1,16-19).[3] La divergence de ces deux récits suggère qu'à quelques décennies de la Passion, les souvenirs n'étaient plus tout à fait unanimes.

Ceci transparaît également dans l'Evangile selon Jean qui met en œuvre toute une dramaturgie de diabolisation de Judas. Selon l'auteur, Jésus savait dès le début que son Apôtre allait le trahir (Jn 6,70-71). Dès lors, nous assistons pratiquement à l'accomplissement d'un destin. Au fil de l'Evangile, tout se dévoile : Judas était un voleur (Jn 12,4-8) possédé par le diable (Jn 13,2 ; 13,10-11), qui se dirigeait progressivement vers la trahison (Jn 13,18-29). Mais pour Jésus, tout cela devait arriver pour que s'accomplissent les Ecritures (Jn 17,12). La contribution de Judas à l'arrestation de Jésus (Jn 18,1-9) est donc le paroxysme d'un drame. Après cela, Jean ne s'intéresse plus au sort du traître.

Il me paraît évident que le Nouveau Testament ne nous permet pas de cerner le Judas « historique ». Ce que la tradition chrétienne a surtout retenu, ce n'est pas tant la personne du félon que l'acte de trahison : c'est un Apôtre (un « élu ») qui a livré Jésus. C'est sans doute une des raisons pour laquelle l'historien Eusèbe de Césarée ne sait pratiquement rien de plus que ce que nous ont livré les écrits néo-testamentaires : Matthias remplaça le traître Judas (*Hist. Eccl.* I,12,3 ; II,1,1 ; III,39,10), qui s'est pendu (*Hist. Eccl.* V,16,13). Même ici l'accent est mis sur la trahison.

La tradition

Ce « brouillard informationnel » favorisa certainement plus tard l'émergence des traditions au sujet de Judas. Elles restèrent toutefois marginales - et isolées - au sein du christianisme ancien.

Le premier auteur à faire état d'une telle tradition est Irénée de Lyon (fin du IIe siècle). En présentant les « ancêtres » et les « ascendants immédiats » des gnostiques de l'école de Valentin,[4] dans une perspective évidente de « décrédibilisation », il écrit : « D'autres encore disent que Caïn était issu de la Suprême puissance, et qu'Esaü, Coré, les gens de Sodome et tous leurs pareils étaient de la même race qu'elle. Pour ce motif, bien qu'ils aient été en butte aux attaques du Démiurge, ils n'en ont subi aucun dommage, car Sagesse s'emparait de ce qui, en eux, lui appartenait en propre. Tout cela, disent-ils, Judas le traître l'a exactement connu, et, parce qu'il a été le seul

3 • **A. W. Zwiep**, *Judas and the Choice of Matthias. A Study on Context and Concern of Acts 1:15-26,* Mohr Siebeck, Tübingen 2004.

4 • Cf. **M. Scopello**, *Les gnostiques,* Albin Michel, Paris 1991. Valentin (vers 135-165) enseignait que le monde spirituel est composé d'éons (puissances éternelles), dont l'un d'eux, Christ, s'unit avec un homme, Jésus, pour racheter une partie de l'humanité grâce à la gnose, c'est-à-dire à la connaissance qui sauve les hommes du monde matériel, créé par le démiurge, émanation d'un éon déchu, Sophia (sagesse), qui se confond avec le Dieu de l'A.T. Mais les hommes qui bénéficient de la gnose se limitent aux disciples de Valentin (n.d.l.r.).

d'entre les disciples à posséder la connaissance de la vérité, il a accompli le "mystère" de la trahison. C'est ainsi que par son entremise ont été détruites toutes les choses terrestres et célestes. Ils exhibent, dans ce sens, un écrit de leur fabrication, qu'ils appellent *Evangile de Judas* » (*Adv. Haer.* I,31,1).[5]

Tout cela, Irénée ne le connaît que par ouï-dire. Il n'a sans doute jamais lu l'écrit en question. Il en est de même avec Epiphane de Salamine (†403) qui en fait mention dans son œuvre *Panarion* (38, 1,5) traitant des hérésies.[6] A dire vrai - jusqu'à récemment - l'*Evangile de Judas* n'a jamais posé de véritable problème dans l'histoire du christianisme. Dès lors la question se pose : l'engouement contemporain est-il vraiment justifié ?

Le manuscrit

Selon les informations à disposition, c'est dans les années 1970, à Muhâzafat al-Minya (Moyenne Egypte), que fut découvert un codex (appelé plus tard Tchacos) d'écrits chrétiens en copte sahidique du IVe-Ve siècle, traduit du grec. En plus de l'*Evangile de Judas* (26 pages)[7] le codex (16x29 cm) de 66 pages renferme également deux autres textes déjà connus de Nag Hammadi : *Lettre de Pierre à Philippe* (NHC VIII,2) et *1re Apocalypse de Jacques* (NHC V,3), ainsi qu'un traité gravement amputé qui a perdu son titre. Ces derniers n'intéressent pas les médias. Pourtant les quatre écrits semblent former un « recueil » cohérent : révélations de type gnostique données par Jésus, sous forme de dialogue au sujet de la passion et de la souffrance.

En 2001, la Fondation suisse Maecenas acheta le codex, gardé dans le coffre-fort d'une banque de Long Island, et chargea le coptologue Rodolphe Kasser, professeur émérite de l'Université de Genève, d'en préparer la publication et la traduction.[8] C'est dans le cadre du 8e Congrès international d'études coptes que ce dernier a rendu public le projet (Paris, 1er juillet 2004). Mais quoi qu'on en dise, le texte - dont seulement les 2/3 sont lisibles - est loin de toute révélation « spectaculaire » ou « révolutionnaire ».

En outre, contrairement à certaines allégations, l'*Evangile de Judas* n'a jamais fait l'objet d'un quelconque véritable « scandale » dans l'Eglise ancienne. Les groupes socio-religieux qui ont véhiculé ce texte dans l'antiquité chrétienne étaient toujours marginaux et n'avaient pas le pouvoir d'exercer une influence majeure.

Un manuscrit en piètre état

5 • **Irénée de Lyon**, *Contre les Hérésies*, traduction par A. Rousseau, Cerf, Paris 1991, pp. 132-133.

6 • *The Panarion of Epiphanius of Salamis. Book I (Sects 1-46)*, translated by F. Williams, Leiden, New York 1987, p. 249.

7 • En grécopte, *de Judas* signifie *au sujet de Judas*, et non pas *selon Judas*, (n.d.l.r.).

8 • *L'Evangile de Judas,* Flammarion, Paris 2006, 222 p.

Le texte copte[9]

Le thème central de l'*Evangile de Judas* copte - c'est-à-dire du « discours caché de la révélation que Jésus a fait à Judas l'Iscariote » - est le rapport privilégié entre Jésus et son Apôtre. Par contre, nous n'y apprenons rien sur le Judas « historique ». Contrairement à la tradition chrétienne généralement admise, Judas y est présenté comme un personnage résolument positif, tandis que Jésus se moque et déprécie les autres Apôtres, désignés sous l'appellation des Douze. Dans la perspective théologique très particulière de cet écrit, il est le seul Apôtre à connaître véritablement son Maître : « Je sais qui tu es et d'où tu es venu. Tu es issu du Royaume immortel de Barbèlô. Et le nom de celui qui t'a envoyé, je ne suis pas digne de le prononcer. »[10]
C'est pourquoi Jésus propose de lui révéler « les mystères du royaume », s'il accepte d'en payer le prix : s'écarter des autres Apôtres et, au terme de son initiation (qui lui permet de recevoir un enseignement sur l'immortalité de l'âme, la fin des temps, le monde invisible et les générations humaines), livrer Jésus. Pour l'auteur de l'*Evangile de Judas*, la passion de Jésus est en réalité une délivrance de son enveloppe charnelle, qui lui permet surtout de révéler que l'homme (créé par un archonte inférieur, Saklas) renferme en lui quelque chose de divin, qui se rattache à un Dieu invisible et suprême. Le Salut n'est donc rien d'autre que la libération et le retour de ce divin à ce Dieu. C'est ce que Judas doit comprendre pour accepter de jouer un rôle clé et positif dans l'histoire du Salut ainsi conçue : aider Jésus à se libérer de son corps.
Cette attribution d'un destin à Judas pourrait paraître « bouleversante ». Elle l'est moins si nous avons à l'esprit le développement de l'Evangile selon Jean. L'*Evangile de Judas* en est une réinterprétation, sinon une antithèse. Dès lors, il devient assez évident que nous avons affaire à un texte plus tardif, produit par des chrétiens gnostiques qui s'opposaient à la Grande Eglise (les Douze) et rejetaient la continuité avec le judaïsme (le Dieu Créateur de l'Ancien Testament).[11] Ce conflit nous ramène dans le contexte historique des II^e^ et III^e^ siècles, quand l'Eglise a connu une croissance démographique importante qui l'a obligée à s'institutionnaliser et à organiser sa vie cultuelle. Parmi ceux qui s'opposaient à cette évolution, se trouvaient certainement l'auteur de l'*Evangile de Judas* et le groupe qui pendant quelque temps a véhiculé ce texte.

Le défi de l'inculture

Le battage médiatique qui a été fait autour de ce document s'insère dans l'engouement contemporain pour les choses religieuses - et ésotériques. Ceci constitue, à la fois pour les Eglises chrétiennes et pour l'enseignement théologique universitaire, un défi sérieux. Comment harmoniser acquis scientifiques et foi ? Comment faire connaître ces derniers au grand public ? Dans une époque où inculture et fondamentalisme s'alimentent réciproquement, il y a certainement matière à réfléchir. Sinon toute découverte soi-disant « sensationnelle » risque d'être rapidement instrumentalisée.

A. J.

9 • www.earlychristianwritings.com/gospeljudas.html.

10 • *L'Evangile de Judas*, op. cit., pp. 32-33.

11 • **G. Filoramo**, « L'antigiudaismo nei testi gnostici di Nag Hammadi », in *Annali di Storia dell'Esegesi* n° 14, Bologne 1997, pp. 83-100.

Un Judas qui rapporte

●●● ***Hubert Prolongeau***, *Paris*
Journaliste et écrivain[1]

Vols, trahisons, tractations douteuses, exploitation médiatique, recherche de gros sous, et finalement dégradation du document accompagnent la mise en « exploitation » de l'« Evangile de Judas » depuis sa découverte il y a 36 ans. Zoom sur ce feuilleton à succès du printemps 2006.

Ça pourrait être *Indiana Jones 4*. En 1970, des fellahs égyptiens découvrent un codex près de Minieh, en Moyenne Egypte. Sans réaliser sa valeur, ils le vendent à un joaillier du Caire, Hanna Asabil, qui se le fait voler. Le codex réapparaît en Suisse où le joaillier le récupère. Premier coup monté ? En tout cas, le manuscrit est désormais en Suisse, entre les mains de Hanna, et sorti illégalement du pays sans que le bijoutier puisse être soupçonné de quoi que ce soit.

En 1983, Hanna Asabil tente de le vendre à Genève à des chercheurs américains pour trois millions de dollars. Scène rocambolesque : les universitaires sont invités dans une chambre d'hôtel de Genève. Ils ont le droit de regarder rapidement le manuscrit mais pas d'y toucher. L'entretien terminé, l'un d'eux part aux toilettes noter ce qu'il a retenu. Le document, sans être encore identifié comme l'*Evangile de Judas*, paraît exceptionnel. Mais trois millions de dollars… Echec. Hanna se rend aux Etats-Unis. Nouvel échec. Il abandonne le papyrus dans un coffre de la Citibank à Long Island. Il y restera pendant quinze ans.

La rumeur enfle pourtant. Car ce que les chercheurs américains ont vu à Genève semble extrêmement précieux. Tous les marchands d'art se mettent sur les rangs. Frieda Tchacos-Nussberger, une Suissesse marchande d'art installée à Zurich et au passé parfois trouble (elle aurait été condamnée à dix-huit mois de prison avec sursis à Chypre pour trafic d'antiquités),[2] gagne la course et récupère le codex pour 300 000 dollars en avril 2000. Elle non plus ne sait pas encore exactement ce qu'elle a entre les mains.

Un professeur de Yale établit que sur les 66 pages du codex, 26 sont la seule version à ce jour récupérée du fameux *Evangile de Judas*, dénoncé par saint Irénée dans son *Contre les hérétiques*.[3] Madame Tchacos réalise qu'elle a touché le gros lot. Mais Yale refuse d'acheter le codex dont la provenance lui paraît trop douteuse. Qu'à cela ne tienne : Madame Tchacos vend l'objet au marchand d'art Bruce Ferrini pour 2,5 millions de dollars. Seulement Ferrini est en faillite, et Madame Tchacos se retrouve avec deux chèques en bois sur les bras. Comment récupérer l'objet que Bruce Ferrini refuse de rendre ?

Intervient alors un personnage étrange, Michel Van Rijn, qui exploite un site Internet balançant toutes sortes d'informations sur le marché de l'art. Michel Van Rijn fait dans le flamboyant au moins autant que dans le rigoureux : il attaque, accuse, dénonce, ne respecte rien ni per-

1 • Auteur, entre autres, de *Le baiser de Judas. Roman*, Grasset, Paris 2004, 432 p., (n.d.l.r.).

2 • Voir l'article de **Jason Felch et Ralph Frammelino** in *Los Angeles Times*, Los Angeles, 13 avril 2006.

3 • Voir dans ce même numéro l'article d'**Attila Jakab**, pp. 13-16, (n.d.l.r.).

sonne. Dans le milieu, il est craint, mais on le pense généralement fiable.
C'est sur ce site que l'histoire de l'évangile explose en 2001, rendant sa vente impossible. Madame Tchacos, via son avocat Mario Jean Roberty, a-t-elle manipulé ou non Van Rijn en lui faisant balancer l'histoire pour rendre le manuscrit invendable par Ferrini ? Roberty l'affirme, Van Rijn le nie. Toujours est-il que le codex finit par revenir en Suisse, mais abîmé. Très abîmé : des pages manquent, d'autres ont été mutilées. Il semblerait que Bruce Ferrini, pour éponger ses dettes, en ait déjà revendu des petits bouts, susceptibles d'ailleurs de ressurgir un jour ou l'autre pour embrouiller encore plus l'histoire.
Michel Van Rijn est chargé de retrouver les morceaux manquants (il touche pour ce faire 50 000 livres) mais il est lui aussi arrêté à Bâle, cette fois pour propos diffamatoires tenus sur son site envers des clients de… Roberty. L'avocat a-t-il voulu piéger son partenaire ? Michel Van Rijn en est convaincu.[4]
Le codex est confié en avril 2001 à la Fondation Maecenas, dont le directeur est… l'avocat Roberty. Frieda Tchacos prétend que Judas lui a demandé de faire quelque chose pour lui, parle de « mission » et la Fondation passe un accord avec le *National Geographic* pour exploiter le manuscrit. L'idée est de récupérer la mise de fonds en jouant non sur la valeur réelle du document, très diminuée, mais sur l'exploitation médiatique de son contenu.

Un voile de respectabilité

Une équipe de chercheurs et d'exégètes est réunie sous la direction du professeur Rodolphe Kasser, éminent coptologue, pour traduire le texte. Le manuscrit est restauré avec de réels moyens. Il est présenté en grande pompe à Pâques 2006, édité en quatre langues,[5] accompagné d'ouvrages le commentant. Un documentaire réalisé par le *National Geographic* est diffusé sur la chaîne câblée du magazine, puis acheté par plusieurs télévisions dans le monde (dont *France cinq*).
« Maecenas » doit toucher une part, qui n'a pas été révélée, de ce que rapportera l'exploitation tous azimuts du codex, même si le manuscrit traduit et présenté paraît encore incomplet. Mme Tchacos et Mario Jean Roberty ont promis de rendre le manuscrit à l'Egypte en 2009, quand son exploitation commerciale en serait achevée, ce qui permettra de jeter un voile commun et pudique sur sa sortie illégale d'Egypte.
Aujourd'hui, le monde des arts et de la recherche reste divisé sur l'affaire. Si Frieda Tchacos est présentée en bienfaitrice de l'humanité par le *National Geographic* et les savants qui ont traduit et présenté le codex, James Robinson, universitaire américain, directeur de la restauration de manuscrits de Nag Hammadi, la traite par écrit dans son livre d' « infâme » et la compare au « Judas de la Bible » qui a trahi ses amis les plus proches.

H. Pr.

A lire deux livres aux thèses opposées :

James M. Robinson, *Les secrets de Judas. Histoire de l'apôtre incompris et de son évangile*, Michel Lafon, Neuilly-sur-Seine 2006, 276 p., compte rendu décapant qui accable M^me^ Tchacos.

Herb Krosney, *L'Evangile perdu. La véritable histoire de l'Evangile de Judas*, Flammarion, Paris 2006, 338 p., version « officielle » de Herb Krosney, l'homme qui a mis en relations M^me^ Tchacos et le *National Geographic.*

4 • Voir *Libération*, Paris, 24 avril 2006.

5 • *L'Evangile de Judas*, Flammarion, Paris 2006, 222 p., a passé l'été sur la liste des best-sellers.

La mort de la vie !

●●● ***Thierry Schelling s.j.***, *Genève*

Cri d'alarme du Père Seán McDonagh,[1] expert en écologie et en sauvegarde de l'environnement : la terre se meurt ![2] Si aucune mesure politique, économique et religieuse n'est prise, quelque onze mille espèces végétales ou animales seront éteintes d'ici cinquante à cent ans ! « Nous vivons au cœur d'une crise écologique massive », clame-t-il haut et fort, tant dans ses publications que dans ses conférences. Présentation de son analyse.

Les données du changement climatique sont inquiétantes et l'enchaînement des effets négatifs est irréductible : la température de l'air a augmenté de 0,6 °C au cours des cent dernières années ; par conséquent, la couverture neigeuse a diminué de 10 m depuis les années '60 et la surface de la calotte glaciaire arctique s'est réduite de 15 % depuis les années '50, élevant le niveau de la mer de 2 mm par an au cours du siècle écoulé, alors que dans l'hémisphère Nord les précipitations ont augmenté de 10 % et décru dans d'autres régions comme l'Afrique de l'Ouest et l'Afrique du Nord.

La désertification est catastrophique à l'échelle planétaire : elle touche deux fois plus de surface que dans les années '70 ! C'est le continent africain qui paie le plus lourd tribut, avec une accélération en chaîne entraînant le réchauffement des eaux du golfe de Guinée ; la baisse de la pluviosité est accélérée par la déforestation tous azimuts, sans compter l'appauvrissement du sol par les monocultures d'arachides et de cacaoyers. Les forêts dites primaires ont été réduites dans l'arc ouest-africain à 1,5 million d'hectares, contre 8 au début du XX^{e} siècle ! Le lac Tchad, quatrième réserve d'eau du continent, est passé d'une superficie de 25 000 km^2 en 1963 à… 5000 km^2 en 2003 !

Biodiversité en danger

Selon le biologiste de Harvard Edward Wilson, nous assistons à la sixième vague d'extermination de la vie depuis ses origines, il y a quelques 3,7 milliards d'années ! Une extinction d'espèces qui équivaut à la stérilisation de la planète, martèle McDonagh dans ses ouvrages récents.[3] La disparition d'une seule espèce a un effet « boule-de-neige » sur seize autres espèces interdépendantes de celle-là. Tarir l'exubérance de la vie aura donc de bien plus graves conséquences pour l'humanité que tous les problèmes actuels mis ensemble, liés au réchauffement de la planète, à la couche d'ozone et à la pollution !

Et tout cela dans une indifférence quasi générale, même du côté de l'Eglise catholique, dénonce McDonagh ![4] Pour mémoire, ce n'est qu'en 1990 que le Saint-Siège a publié un document consacré exclusivement à la question de l'environnement : il s'agissait du *Message pour la Journée mondiale de la*

1 • Membre d'un ordre catholique d'origine irlandaise, la Société missionnaire de Saint-Columban, il a œuvré dans les années '70 et '80 aux Philippines, avant d'écrire sur la problématique qui lui tient viscéralement à cœur, la préservation de l'environnement.

2 • Cf. **Seán McDonagh**, « Can you hear Creation groaning ? », in *The Tablet*, 3 juin 2006, pp. 16-17.

3 • *Passion for the Earth*, 1995, *Greening the Christian Millennium*, 1999, *Why are We Deaf to the Cry of the Earth ?*, 2001, *The Death of Life : the Horror of Extinction*, 2004.

4 • En Suisse, la Communauté oecuménique de travail « Eglise et environnement » (COTE) existe depuis 20 ans. Cf. www.oeku.ch. Elle a pour but de mieux ancrer la responsabilité à l'égard de la création, sa protection et son intégrité dans la vie et le témoignage des Eglises. La COTE fait partie de l'Alliance pour une politique climatique responsable qui, depuis 2004, s'engage pour que la Suisse apporte sa contribution dans la réduction des émissions de CO_2.

paix du 1er janvier.[5] Quant au *Compendium de la doctrine sociale de l'Eglise*, publié en octobre 2004, il n'a pas assez insisté sur l'irréversibilité du phénomène et sur son *urgence morale* : seulement un demi-paragraphe y est consacré ![6]

Selon McDonagh, l'activité humaine engendre l'extinction d'espèces de trois façons : la destruction de l'habitat, l'introduction d'espèces étrangères à un écosystème donné et la pollution générée par l'industrie humaine. Les exemples à cet égard sont pertinents : la destruction des forêts tropicales, la pêche à outrance et par des moyens techniques toujours plus performants, et le changement de biotopes (faune et flore) sont symptomatiques de la destruction de l'écosystème d'un lieu - silencieuse gangrène qui ronge la terre dans l'indifférence générale…

Des trois, la pollution générée par l'activité des hommes est la cause ultime du déclin des espèces animales (insectes, oiseaux, poissons) et végétales. Les statistiques sont tout simplement affolantes : en moyenne, l'activité humaine détruit entre 70 et 150 espèces par jour !

L'Eglise doit se réveiller

Pour McDonagh, il s'agit là pour l'Eglise de la question morale la plus fondamentale, bien avant les problèmes plus subtiles d'usage *sub conditione* du préservatif ! Elle se doit de l'affronter.

Le monde anglophone semble plus concerné par la situation. En 1998, la Communion anglicane a mis sur pied un réseau pour les questions traitant de l'environnement, le *Anglican Communion Environment Network (ACEN)*. En octobre 2004, la Conférence des évêques catholiques d'Angleterre et du Pays de Galles a lancé une consultation lors de laquelle l'éminent climatologue Sir John Houghton a clairement explicité les périls du réchauffement planétaire (*global warming*) - consultation qui n'a produit aucun résultat tangible ! De son côté, l'épiscopat australien a pris en novembre 2003 une initiative semblable lors d'une conférence sur le même sujet.

Mais l'enthousiasme semble être vite retombé : les récents propos de l'archevêque de Sydney, le cardinal Pell, viennent attiédir cet engagement. Il décrit l'intérêt pour le *global warming* comme « hystérique et extrême », dénonçant l'intensité du débat comme le « symptôme d'un vide païen ».

Or la bataille pour la préservation de l'environnement est aussi cruciale pour l'Eglise que celle contre l'esclavage ou pour les droits des travailleurs. Elle passe par l'articulation d'une théologie de la création qui ne peut pas juste se baser sur des textes religieux mais qui doit prendre appui sur des données et des connaissances scientifiques. McDonagh souhaite également que les Eglises locales développent un cadre éthique approprié pour promouvoir l'intégrité de la création.

Ces questions d'environnement sont à remettre au cœur de la préoccupation des Eglises en matière de comportement moral de l'humanité. Elles influenceront ainsi, par exemple, leur réflexion sur le contrôle des naissances - et donc sur la sexualité responsable - et sur leur doctrine sociale.

5 • Cf. *La Documentation catholique*, n° 1997, 7 janvier 1990, pp. 9-12.

6 • Pour mémoire, en 1987 déjà, les Eglises orthodoxes s'étaient exprimées sur le lien théologique, et donc pastoral, entre la création et la foi chrétienne ! Dans les années nonante, le patriarcat de Constantinople a tenu des séminaires sur l'environnement ; il célèbre le 1er septembre un service pour l'environnement et toute la création.

McDonagh ne cède cependant pas au pessimisme. Notre génération a peut-être là l'unique privilège d'entreprendre la plus excitante des aventures pour un bien universel : affronter la crise écologique *ensemble*.

Le fait que tous, individu, nation, politique et Eglise, partagions un environnement commun et diversifié sur une unique planète devrait aider à mettre de côté les conflits stériles. Il s'agit d'unir les forces et les énergies - pour ne pas mentionner les porte-monnaie ! - pour transformer le monde environnant en une terre habitable pour les générations futures.

Dieu, en s'incarnant, est devenu quelque part un terrien ; Jésus a marché dans son biotope dont il s'est également nourri et dont il a admiré la beauté : les lys, les blés, les oiseaux, les troupeaux d'animaux… Les sacrements véhiculent la grâce divine au moyen de l'eau, de l'huile, du vin et du pain, tous produits de l'environnement manufacturé par le génie humain, mais créés par Dieu et Mère-Nature.

Toute théologie qui ne prend pas en compte le monde physique dans lequel les croyants évoluent perd de sa crédibilité car elle désincarne leur témoignage. Pourtant, l'enseignement pertinent de l'Eglise sur la justice sociale, jusqu'à la dernière encyclique *Deus caritas est*, ne mentionne toujours pas systématiquement les questions d'environnement et de sauvegarde de la création. Or il ne s'agit plus d'un caprice de *woodstokiens* attardés mais bien d'une responsabilité morale centrale pour les chrétiens d'aujourd'hui - car *centrale* pour l'humanité !

De par sa présence mondiale, l'Eglise catholique, avec son enseignement portant sur la justice, la bio-responsabilité, mais aussi sur des valeurs telles que la générosité, la solidarité et la compassion, pourrait tenir un rôle unique dans la conduite du débat au niveau universel… Pour autant que la justice et la sauvegarde de l'environnement soient placées en priorité dans l'agenda ecclésial. A l'audience générale du 17 janvier 2001, Jean Paul II parlait d'une « conversion écologique ». Il mentionnait la nécessité d'une protection de l'habitat humain et de sa biodiversité, mais également celle de placer encore et toujours l'être humain au cœur de cette protection et défense des commodités de vie dignes de l'humain. N'est-ce pas là un champ d'action et d'enseignement majeurs pour l'Eglise ? Elle authentifierait ainsi au mieux sa mission au service de la vie du monde et de l'humanité tout entière.

Th. Sch.

Formation chrétienne 2006-2007 ECR

Ethique et environnement
Sauvegarde de la création

Appréhender la problématique des bouleversements climatiques selon les éléments scientifiques de base et au regard de la théologie et des pratiques individuelles.

Trois séminaires :

- Introduction aux changements climatiques
- Sauvegarde de la création : engagement des Eglises
- Protection de l'environnement : que pouvons-nous faire ?

les mardis 10, 17 et 24 octobre à 18 h, à la COTMEC, 16, bd du Pont d'Arve, 1205 Genève

Animation :
Martyna Olivet, permanente de la COTMEC, avec un membre de l'association Noé21

Renseignements :
☎ 022 708 00 78 ou 076 450 79 59

Foot et foi

Un couple impossible ?

●●● ***François-Xavier Amherdt***, *Fribourg*
Prêtre, directeur de l'Institut romand de formation aux ministères, arbitre de football depuis 30 ans[1]

Foot et foi font-ils bon ménage ? Le double statut de prêtre et d'arbitre a valu à François-Xavier Amherdt, pendant cette période où la planète respirait au rythme des matches de football, une multitude de sollicitations, avec à chaque fois les mêmes questions « incontournables » : peut-on établir des analogies entre les célébrations religieuses et les manifestations sportives ? le football est-il sur le point de supplanter la religion ?

Il faut le reconnaître, le foot croule sous le nombre de gestes à connotation rituelle : le signe de la croix fait par les joueurs avant d'entrer sur le terrain ou de… tirer un penalty ; le réflexe de nombreux buteurs, après leur exploit, consistant à relever leur maillot pour exhiber leurs T-shirts porteurs d'un message personnel, familial, voire religieux (*I love Jesus*, notamment chez certaines stars brésiliennes de la mouvance évangélique) ; les cercles formés par l'ensemble des joueurs d'une équipe, main dans la main, pour se donner mutuellement du courage ; le baiser de la pelouse que les sportifs vont fouler comme pour se concilier les forces telluriques qu'elle recèle ; les équipes rassemblées en une prière unanime, sans craindre de porter un tel témoignage ostensible à la face du monde, soit avant la rencontre, comme la Côte d'Ivoire avant la finale - d'ailleurs perdue ! - de la Coupe d'Afrique des nations, soit après la victoire, en signe d'action de grâce, tel le Brésil au terme de son triomphe en Corée en 2002 ; les rituels de joie et de victoire, comme l'empilement des corps après un goal marqué, la « chenille » formée par une équipe avançant sur la pelouse à genoux après un succès ou l'élan des joueurs se lançant à plat ventre sur le stade en direction de leurs supporters ; les multiples cris de guerre des fans, rythmés par des tambours enfiévrés ; les magnifiques grimages, coupes de cheveux, tenues vestimentaires… des spectateurs imitant les couleurs de leurs vedettes ; ou encore, unique rituel à dimension féminine, le « berceau » inauguré par l'attaquant brésilien Bebeto au Mundial américain de 1994 pour fêter l'arrivée de son propre bébé, devenu désormais habituel comme s'il s'agissait de saluer le Maître de la vie ou les mamans de ces « mecs » foulant les pelouses ; les *olàs* qui soulèvent de leurs sièges des milliers de spectateurs, selon un rythme étonnamment bien respecté, jusqu'aux tribunes officielles des VIP. Et j'en oublie…

Une rivalité mimétique

C'est vrai qu'une espèce de « rivalité mimétique » s'est instaurée entre les célébrations ecclésiales et les grands shows du football. Déjà au plan du vocabulaire, puisque les commentateurs sportifs puisent abondamment aux registres théologique et liturgique pour décrire les exploits des athlètes de la « divine sphère » : les Argentins en « état de grâce » contre

1 • Fr.-X. Amherdt fonctionne également comme inspecteur et instructeur d'arbitres. Il a notamment publié *Dieu est arbitre*, Saint-Augustin, St-Maurice 1999, et *Le sport, religion moderne du XXIe siècle ?*, Fidélité, Namur 2006.

la Serbie-Monténégro (6-0) ; le gardien suisse Zuberbühler conserve son « sanctuaire inviolé » ; les Anglais propulsés en « enfer » par des Portugais accrocheurs ; le « chemin de croix » des Brésiliens ; les Bleus au « purgatoire » ; le défenseur Materrazzi « se confesse » ; un carton jaune distribué par l'arbitre en guise de « pénitence »…

Ensuite, le terrain ne constitue-t-il pas, à la manière d'une église ou d'un temple, un espace clos, une espèce de « sanctuaire » où se pressent les fidèles d'une « grand-messe planétaire » ? Les parties internationales ne ressemblent-elles pas à des sortes de « paraliturgies » ? L'entrée des équipes sur le stade dramatisée par les commentateurs, l'échange des fanions au début et des maillots au terme des rencontres, les cérémonies protocolaires de remise des médailles, la diffusion des hymnes nationaux dans un silence religieux, la coupe exhibée en triomphe devant les fans, à laquelle chaque membre de l'équipe a droit de porter ses lèvres, comme à une espèce de « saint Graal », les trophées conservés tels des « reliques » dans les vitrines des musées de clubs, la ferveur commune des spectateurs manifestée par des écharpes marquées au nom de l'équipe, brandies par tous au rythme des cantiques entonnés à la gloire de leurs favoris,[2] la folie de certains « supporters » collectionnant maillots, articles, photos ou objets en rapport avec tel ou tel joueur vénéré[3] et prêts à tout pour défier les supporters de l'équipe rivale, l'intensité dramatique des finales, les joueurs et arbitres érigés en « grands-prêtres », l'invocation du bien (regards et gestes vers le ciel) et la conjuration du mal : combien d'éléments sembleraient rapprocher le match de l'eucharistie !

Foi ou superstition ?

Faut-il alors s'en réjouir ? Doit-on y percevoir un retour du « religieux », au sein de notre univers sécularisé ? La comparaison foot et foi s'arrête là, car la « grand-messe » de la FIFA ne fait que célébrer l'homme, que rendre un culte à l'homme - dont le coup de boule de Zidane est venu rappeler tragiquement la vulnérabilité, si besoin était ! Une religion de l'homme sans Dieu ? Zizou, un « demi-dieu », ainsi que l'affirmait un journaliste de l'Hexagone, jusqu'à son triste coup d'éclat ?

Si l'ensemble d'une nation place son espérance dans des idoles sportives, si des millions de jeunes attendent le salut de tels « messies », quel désenchantement lorsque ceux-ci se rendent coupables de gestes désolants,[4] quelle désillusion quand « la victoire choisit le camp adverse » ! Sans parler du chauvinisme, klaxonnant et violent qui, au lieu de rester bon enfant comme - il me semble - celui de la majorité du public helvétique, peut très vite tourner à l'hooliganisme ! Demandez ce qu'il en pense

2 • Dans certains clubs anglais, il s'agit de *carols* (cantiques de Noël et d'autres temps), issus de la grande tradition locale et évidemment réadaptés à la « sauce footballistique ». J'emprunte cette notice - comme d'autres de cet article - au professeur Denis Müller, dans son entretien avec Henri Tincq (in *Le Temps*, 16.06.06), lequel s'inspire des travaux fort précieux de l'ethnologue **Christian Bromberger**, *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*, Bayard, Paris 1998.

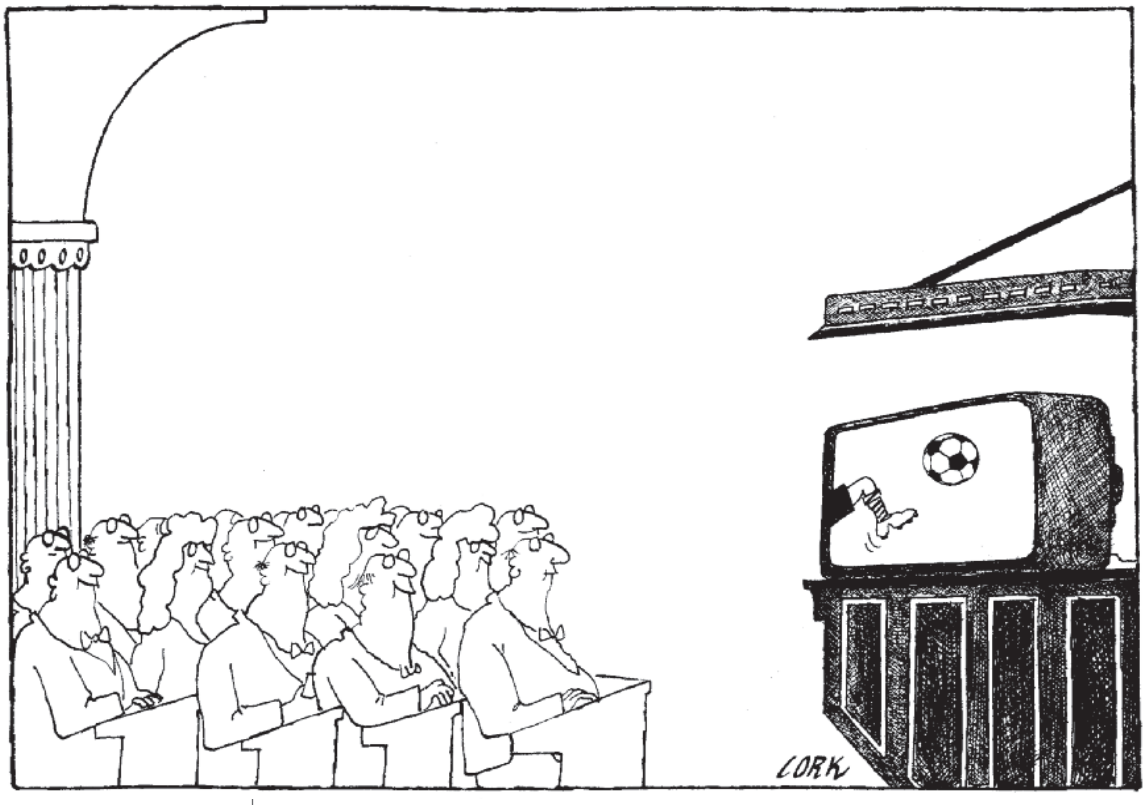
3 • Allez à Milan un jour de derby entre l'Inter et l'AC pour vous en convaincre ! Quand Maradona faisait gagner Naples, les ex-votos pullulaient, et les invocations à la *Bonne Mère* de Marseille ne manquaient pas à l'époque où l'équipe phocéenne brillait !

4 • Si au moins Zidane avait regretté son coup de sang ! Il s'est excusé auprès des enfants et des éducateurs, mais a affirmé « ne pas regretter ce qu'il avait fait », selon une conception fataliste - et catastrophique - de la volonté divine : « Si ça s'est passé comme cela, c'est qu'en haut, on en a décidé ainsi » !

à cet adolescent de Vevey, roué de coups et blessé à la tête par des *tifosi*, parce qu'il avait « osé » applaudir le penalty sifflé pour la France au début de la partie décisive du Mundial !
Les attitudes quasi-religieuses des athlètes relèvent souvent plus de la superstition que de la vraie foi - même si je ne saurais mettre en doute l'authenticité des convictions de certains joueurs. Le Dieu de l'Evangile ne réagit pas comme un tyran capricieux en fonction de la quantité de prières que nous lui octroyons. Il n'a pas orienté le pied de Grosso pour que celui-ci réussisse là où Trézéguet avait échoué. Faire une prière ou un signe de croix « pour se concilier la divinité » avant un tir au but ne vaut pas mieux que de recourir à un grigri ou à une amulette - le piètre succès des sorciers africains en faveur de leurs équipes est là pour témoigner du peu d'efficacité de ces pratiques magiques…

A sa juste place

Le foot n'est pas le tout de la réalité, il n'est pas Dieu, il n'est pas une religion. Mais il n'est pas « plus propre » que le reste de l'existence. On a beaucoup glosé sur l'absence du président de la FIFA (Federation International of Football Association), le Haut-Valaisan Joseph Blatter, lors de la remise de la coupe du monde de football, au terme de la récente finale à Berlin. Craignait-il de se faire une nouvelle fois huer par le public ?



Quoi qu'il en soit des supputations, on peut affirmer que la population allemande ne porte pas notre « Sepp national » dans son cœur, non seulement parce que ce dernier a multiplié les manœuvres afin de faire attribuer le Tournoi à l'Afrique du Sud - de manière à honorer les promesses grâce auxquelles il a pu s'attirer les voix africaines et obtenir ainsi d'être reconduit dans ses fonctions - mais surtout parce qu'il a « transformé le foot en un gigantesque marché commercial » (selon plusieurs journaux germaniques).

Cette réaction du public d'outre-Rhin, finalement chaleureux et fair-play, fait plaisir à certains égards, au plan éthique notamment.

Les sommes brassées dans les hautes sphères du football donnent en effet le vertige (on n'ose imaginer le prix du transfert du capitaine italien Fabio Cannavaro, de la reléguée Juventus au Real Madrid) ! Plusieurs clubs prestigieux sont au bord de la faillite ; les grandes équipes romandes de Servette et Lausanne ont plongé dans les affres des ligues inférieures après avoir vécu plusieurs années au-dessus de leurs moyens. Il n'est à vrai dire guère étonnant que des dirigeants aient recours à des *combinazioni* pour acheter des arbitres (hélas), en Italie ou ailleurs, tant les enjeux financiers sont colossaux ! Enfin, je ne parle pas de ces joueurs hyper-doués, recrutés dans les pays pauvres, par exemple en Afrique, transformés en « esclaves modernes » du sport-spectacle et faisant illusoirement rêver des millions de gosses de leur continent, désireux eux aussi de sortir de leur misère.

Les trois F

FIFA - Fric.[5] Il faut en outre ajouter un troisième F pour que la pénible trilogie soit complète, celui de « Femmes ». Car comment passer sous silence les dizaines de milliers de prostituées recrutées pour le Mundial dans les pays de l'Est et « jetées en pâture » aux amateurs de ballon rond, un mois durant, selon une forme contemporaine de la « traite des blanches - ou des noires » ? Il paraîtrait toutefois que l'impact de ce « commerce de chair fraîche » a été bien moindre qu'escompté ! Tant mieux !

Les femmes et les hommes qui pratiquent le foot ont donc leurs faiblesses et leurs qualités, tantôt abominables et tricheurs, tantôt exceptionnels et « touchés par la grâce ». Ils sont sur le terrain comme ils sont - comme nous sommes - dans la vie. Pourquoi le foot serait-il le seul « lieu de pureté » dans un monde de commerce, de fanatisme, d'égoïsme et de violence ? Pourquoi le sport serait-il l'unique activité honnête dans un univers où l'on triche et l'on corrompt partout ? Les footballeurs portés aux nues un soir, voués aux gémonies le lendemain, ne seraient-ils pas, tout simplement, le reflet de notre propre condition (post-)moderne ?

Des sportifs chrétiens ?

Reste que si le foot permet de développer la solidarité au sein d'un groupe, d'encourager la fraternité entre les peuples, de susciter le respect des adversaires et de l'arbitre, de cultiver la maî-

5 • Pour qui veut se convaincre de la corruption qui règne - sans doute en partie - dans les organes dirigeants de la FIFA, la lecture du pavé du journaliste anglais **Andrew Jennings**, *Carton rouge*. *Les dessous troublants de la FIFA*, Presses de la Cité, Paris 2006, 462 p., publié après onze ans d'enquête minutieuse, ne pourra que servir de probante « édification », même s'il est impossible de vérifier le bien-fondé de toutes les affirmations de l'ouvrage incriminé…

trise de soi et de ses nerfs pour éviter de « péter les plombs », de jouer le rôle autrefois dévolu au théâtre de « catharsis » contre les diverses formes d'agressivité, il peut continuer de motiver entraîneurs, joueurs, parents, responsables de clubs, éducateurs, arbitres, ecclésiastiques… Afin d'en faire un bel instrument d'équilibre humain et… spirituel, selon la devise *mens sana* (on pourrait ajouter *anima sana*) *in corpore sano* (« un esprit sain - une âme saine - dans un corps sain »).

Préciserai-je : un esprit « saint » dans un corps « saint » ? Telle est peut-être la mission de tous les footballeurs qui se réclament de la foi chrétienne : sanctifier leur être, temple de l'Esprit, par un sain(t) esprit d'équipe, et témoigner de la vraie foi, non une croyance superstitieuse et « néo-païenne », mais une adhésion à celui sous le regard de qui tout se vit.

Pour paraphraser saint Paul : « Quoi que vous fassiez, que vous mangiez, que vous buviez, que vous disputiez une rencontre, que vous regardiez un match, faites-le toujours pour la plus grande gloire de Dieu (cf. 1 Co 10,31), en offrant par Jésus-Christ votre action de grâce à Dieu le Père » (cf. Col 3,17).

Fr.-X. A.

Tout match, sur le point de commencer,
ouvrant sur l'inconnu, est un matin du monde.
Un ciel nouveau qui fait comme descendre
sur chacun une eau lustrale.
Et je le déclare ici posément :
quiconque n'a pas vécu cela, ne peut rien saisir
de ce qui se passe à l'intérieur du stade.
Ni comprendre « ce qu'on peut bien trouver
à une partie de football ».

Georges Haldas

In *La légende du football*

La conscience en politique

●●● ***Jörg Eugster***, *Edlibach (ZG)*
Collaborateur responsable de l'étude « Ethik 2006 »

Quelle conception de l'éthique inspire les politiciens et politiciennes suisses ? Comment s'orientent-ils dans les questions éthiques brûlantes ? Avec plus de 800 politiciens et politiciennes interrogés sur l'ensemble de la Suisse, l'étude « Ethik 2006 » dresse un bilan éthique de la politique suisse : la conscience représente la référence essentielle des principales décisions politiques, mais elle nécessite une formation.

Qui se penche sur le thème de l'éthique en politique, se retrouve tôt ou tard confronté à un dilemme qui tient à la nature même de la question, un dilemme engendré par la tension entre les deux termes. Le but de la politique est d'organiser la vie en société de manière à ce que citoyens et citoyennes puissent bien vivre. La politique est aussi un processus dans lequel entrent en jeu des intérêts qu'il s'agit de promouvoir. L'éthique, par contre, concerne les questions essentielles de la vie, telles que « qu'est-ce qui est juste et qui fait du bien ? » ou « qu'est-ce qui est mauvais et qui cause du tort ? ». Elle est une discipline philosophique dont la question centrale est celle du sens. Un comportement éthique se manifeste de façon très variée en politique ; cela va du dialogue sincère avec les opposants, jusqu'à des prises de position nuancées sur des objets comme la recherche sur les cellules souches, l'asile et l'aide aux mourants.

Promouvoir des intérêts d'une part, et se poser d'autre part la question de ce qui est juste ou faux en politique, et nous voilà renvoyés à tout un réseau de tensions. L'étude *Ethique 2006 - Un bilan éthique de la politique suisse* met en évidence qu'il n'y a pas de réponse toute faite mais qu'on se trouve en présence d'un processus de conscientisation.

La présente étude a été réalisée en 2005, en collaboration avec l'Institut de sociologie de l'Université de Zurich et d'autres experts. Elle se fonde sur l'enquête de l'Institut Lassalle,[1] *Ethique 2002 - Un bilan éthique de l'économie suisse*, première d'une série de recherches générales sur la conception et le comportement éthique dans divers secteurs de la société suisse (tous les trois ou quatre ans, des enquêtes sont organisées dans les domaines de l'économie, de la politique, de la formation et de la santé). Sur les 3685 politiciens et politiciennes interrogés, engagés dans des organismes législatifs ou exécutifs, au niveau national, cantonal ou municipal, 833 ont répondu. Un résultat satisfaisant (plus du 25 % de réponses) qui témoigne de l'importance du sujet.

Tous les partis sont représentés : sur l'ensemble des réponses, le Parti socialiste est sur-représenté (+ 7,3 %) et l'UDC sous-représentée (- 6,3 %). Les personnes sondées étaient invitées à se situer sur une échelle « gauche-droite » : 56 % se sont placées à gauche du centre et 44 % à droite. Les estimations sur l'échelle « conservateur-libéral » sont en-

1 • L'Institut Lassalle a été fondé en 1995 par Pia Gyger et Niklaus Brantschen. Il s'adresse aux cadres dirigeants de l'économie, de la politique et d'autres secteurs de la société, et met principalement l'accent sur une éthique fondée sur une conscience globale. Pour promouvoir une culture éthique universelle, il organise des conférences, des séminaires, des recherches, du coaching et des consultations d'entreprise. www.lassalle-institut.org.

politique

core plus significatives : 78 % des gens interrogés se sont déclarés libéraux et 22 % conservateurs.

Définition de l'éthique

La conception que l'on se fait de l'éthique en politique constitue un bon miroir de la société, en répondant aux questions suivantes : où cherche-t-on son orientation lorsqu'on se trouve dans les zones grises laissées par le droit ? à quel système recoure-t-on lorsqu'on est confronté à de nouvelles questions de droit ?

La première constatation intéressante de l'étude est justement la manière dont les politiciens et politiciennes suisses conçoivent l'éthique. Sur les sept réponses possibles, les sondés pouvaient en souligner au maximum trois. Le premier graphique en donne une bonne image.

On ne s'étonnera pas de trouver au premier rang, cette brève définition de l'éthique : *suivre sa propre conscience*. Ce qui signifie que pour la plupart des politiciens et politiciennes, l'éthique, et partant un comportement éthique, sont conçus en lien avec la conscience personnelle. Les personnes interrogées perçoivent la conscience comme une instance centrale qui permet d'évaluer une prise de position ou une action comme « éthique » ou « non éthique ».

Il est étonnant par contre de trouver en deuxième position, *être responsable de la terre et le cosmos*. La conscience n'est plus envisagée dans le cadre limité d'une région ou d'une nation, mais dans une nouvelle relation, globale ou même universelle, avec le monde. La troisième définition, *agir selon les principes humanistes*, dit la responsabilité d'une personne adulte et consciente. Au dernier rang on trouve *agir selon des principes religieux*. La grande majorité des personnes interrogées ne voient donc plus les Eglises comme des instances éthiques qui guident leurs actions.

Dans une société influencée par les Lumières, le jugement éthique ne relève plus des Eglises ou d'autres institutions sociales, mais de l'individu lui-même. L'instance qui dit ce qui est moralement juste ou faux s'est déplacée de l'extérieur vers l'intérieur. C'est ainsi que chacun devient capable de décider par lui-même dans quelle mesure une décision est ou non responsable. Le revers de la médaille est le danger de l'arbitraire.

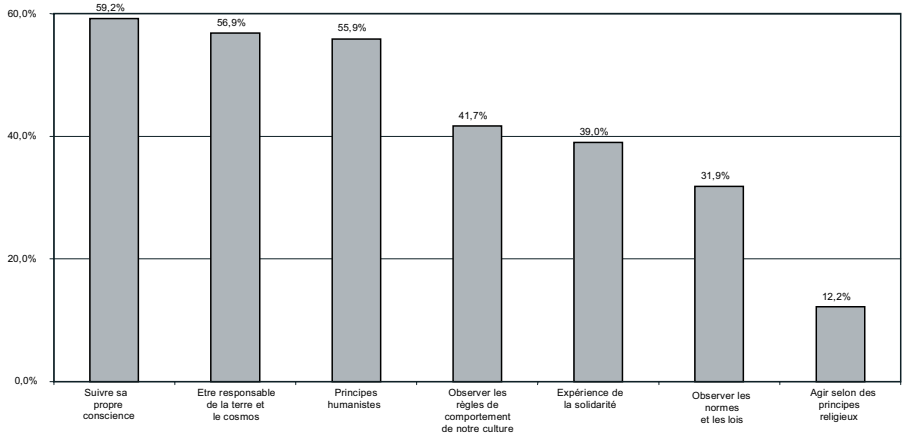
Les institutions ecclésiales étaient considérées jusqu'ici comme des instances qui formaient la conscience. Elles n'exercent plus qu'une fonction marginale, comme le montre clairement le graphique ci-contre.

C'est ici que se pose la question de savoir ce que les politiciens et politiciennes suisses entendent par conscience. Une problématique toujours ouverte.

Pour le professeur de philosophie politique à l'Université de Zurich Georg Kohler, la

Lassalle-Institut (Hrsg.)
Ethik 2006. Ethikbilanz in der Schweizer Politik. Forschungsresultate, Kommentare und weiterführende Fragen, Neue Zürcher Zeitung, Zurich 2006, 200 p.

Graphique 1
Conception de l'éthique en politique



conscience est une *réalité institutionnelle flexible* : elle s'applique de façon diverse selon les situations et fonctionne rarement de manière constante au cours d'une même journée.

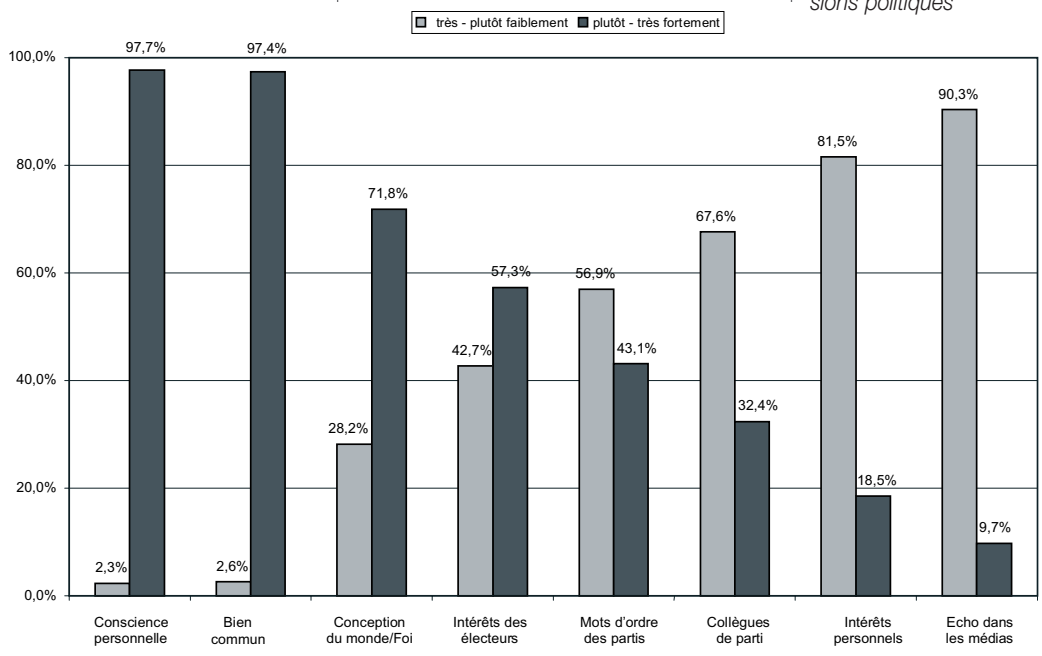
Orientation des décisions

Sur la base de ce qui précède, il faut se demander comment l'éthique intervient lors de décisions importantes. On a interrogé dans ce but les personnes sur leur manière de s'orienter lorsqu'il s'agit d'importantes décisions politiques. Huit réponses possibles étaient proposées, à situer sur une échelle des valeurs indiquant « très faiblement », « plutôt faiblement », « plutôt fortement » et « très fortement ».

La quasi-totalité des personnes interrogées reconnaissent qu'elles s'orientent « plutôt fortement » ou « très fortement » d'après leur *conscience* et le *bien commun*. Ce qui signifie que lors d'importantes décisions politiques, leur conception de l'éthique et leur orientation concordent et qu'elles sont fondées sur la conviction de leur propre conscience. La mention du bien commun au deuxième rang des facteurs d'orientation résulte tout naturellement du but de la politique : faire en sorte que les citoyens et citoyennes puissent mener une bonne vie. Il va de soi que la conception du bien commun varie selon les partis politiques. Si on se borne à appliquer ces résultats à la politique suisse des étrangers, on obtient une autre image.

L'enquête a cherché à savoir si la politique suisse est plutôt influencée par le bien commun ou par des groupes d'intérêt. Plus de 77 % des personnes interrogées estiment que les groupes d'intérêt exercent une plus forte influence que le souci du bien commun. Une mauvaise note donc pour une culture de la politique et du dialogue.

Graphique 2
Orientation lors de décisions politiques



politique

Une décision éthique ne tombe pas du ciel. Dans le meilleur des cas, elle est le produit d'un dialogue et suppose tout un processus. Il s'agit aussi bien d'un dialogue intérieur que d'échanges avec d'autres personnes et opinions. Malheureusement, ce processus est de plus en plus écourté par manque de temps et à cause du flot d'informations.

Répondant à une question de notre étude, un conseiller national radical remarque qu'il n'est pratiquement plus possible pour un parlementaire de milice d'approfondir sérieusement chaque objet et de s'en faire une idée. Il ajoute que dans 70 % des cas, il doit s'en remettre à son groupe. Ce n'est qu'après-coup parfois que l'on se rend compte que toutes les informations n'ont pas été mises sur la table…

Il en va tout autrement lorsque, dans un processus de décision, on peut examiner la situation à la lumière de sa propre conscience et avec l'aide d'autres instances extérieures. Un conseiller d'Etat « vert » a pour règle générale de se demander s'il peut défendre sa décision publiquement ou devant le fisc. Lorsqu'il peut en conscience répondre affirmativement, il estime que son choix est juste.

Le conseiller fédéral Samuel Schmid, de son côté, lie le critère d'une décision juste au serment prononcé au début de son mandat : « Celui qui respecte ses électeurs et ses électrices, qui respecte les pouvoirs publics, qui se souvient du serment qu'il a prononcé après son élection, celui-là prendra des décisions qu'il pourra assumer. Il ou elle ne sera pas en proie à l'esprit du temps et il ne se laissera pas détourner par les médias. » Et il ajoute que tout politicien ou politicienne souffre parfois au moment de peser le pour et le contre ; peut-être que ce qui semble bien dans l'immédiat se révèlera faux à la longue.

Nous vivons dans une démocratie qui, au terme d'un processus loyal, a établi une législation qu'elle continue à perfectionner. Cette législation laisse un certain espace de liberté que chaque citoyen et citoyenne peut aménager. C'est pourquoi la formation de la conscience fait partie intégrante du processus éthique. Les résultats de l'enquête le confirment : les 3/4 des personnes interrogées sont favorables à une promotion de l'éthique. Pour qu'une culture des valeurs soit possible et praticable, des espaces de silence où l'on peut entendre sa voix intérieure et se questionner sont nécessaires. Un politicien suggérait : « Je devrais me demander chaque jour : ai-je été prudent dans ma manière de m'exprimer, ai-je pesé les conséquences de mon action ? » En d'autres termes, on pourrait reprendre ce que dit le préambule de la Constitution fédérale : nous nous donnons une Constitution, conscients des acquis communs et de notre devoir d'assumer nos responsabilités envers les générations futures.

Le postulat suivant de l'Institut Lassalle est un instrument pratique pour la promotion d'une conscience éthique : « L'éthique est une culture des valeurs, basée sur l'expérience suivante : toutes les vies sont liées entre elles et donc dépendantes les unes des autres. Une attitude éthique suppose une attention à la vie sous toutes ses formes, un jugement prudent et une action conséquente. Les décisions éthiques se prennent en dialoguant ; elles sont au service du bien de tous les êtres comme de l'ensemble de la terre. »[2]

J. E.
(traduction : P. Emonet)

2 • 89 % des personnes interrogées se disent d'accord avec ce postulat.

Femmes dans l'Eglise

*Six femmes sur sept de la Commission « Femmes dans l'Eglise » ont jeté l'éponge. Elles ont échappé au filet des chasseurs (Ps 124). Elles sont parties en secouant la poussière de leurs pieds (Mt 10,14). Le témoignage franc et courageux de Sœur Uta Teresa (*choisir *n° 558, juin 2006, pp. 18-21) met le doigt sur les problèmes récurrents concernant une certaine Eglise. Celle qui abuse du pouvoir, qui mure la Vérité dans des dogmes et s'attribue l'infaillibilité. Celle de l'exclusion et de la discrimination, notamment envers les femmes.*

Sœur Uta Teresa pense toutefois que nous avons besoin de ministres ordonnées. Ce n'est plus ma conviction. En approfondissant l'Evangile, en observant les signes des temps, je vois poindre à l'horizon une Eglise différente. Des groupes se forment autour de la Parole. Ils célèbrent l'Eucharistie et les autres sacrements avec ou sans prêtre. Ils accueillent toute personne qui se joint à eux sans la juger, ni l'excommunier. Alors, plutôt que de se laisser piéger par une commission alibi, inféodée à une Tradition sclérosée, mieux vaut travailler à la croissance de l'authentique Eglise du Christ où tout le peuple devient sacerdotal. Sur ce champ pastoral, il se trouve des prêtres et des évêques libres, heureux de partager leur tâche aussi bien avec des femmes qu'avec des hommes, comme Jésus l'a voulu.

Sœur Marie-Rose Genoud, Sion

Dans le *Giornalo del Popolo* du 17 juin dernier, Mgr Giacomo Grampa, évêque de Lugano, réagit à l'éditorial de Pierre Emonet (*choisir* n° 558, juin 2006, pp. 2-3). Après avoir dressé un éloge des compétences des femmes qui collaborent dans l'administration et la vie pastorale du diocèse de Lugano, il déclare :

« Je ne peux pas partager le jugement de ceux qui affirment que les femmes sont de moins en moins prises en compte par l'Eglise. Il me semble devoir constater le contraire malgré le changement survenu au niveau suisse avec la substitution de la Frauenkommission *par le* Frauenrat. *On ne peut vraiment pas partager le jugement rapide et hasardeux du jésuite Pierre Emonet : « Prisonniers d'une structure archaïque, liés par les usages d'une autre époque, les évêques esquivent les vraies questions » (…)*

Encore faudrait-il démontrer que les vraies questions prioritaires dans l'Eglise sont celles du diaconat et du sacerdoce des femmes, du célibat obligatoire des prêtres ou de la possibilité pour des religieuses d'administrer l'onction des malades. Justement, parce que nous ne sommes en rien déconcertés par ces revendications et que nous estimons qu'elles ne sont pas prioritaires, et qu'en outre il est inutile, voire même dangereux, tout au moins contre-productif, de contester ou même de rompre la communion avec l'Eglise universelle, nous ne voyons pas quels gestes prophétiques nous devrions faire. Nous préférons écouter les paroles de l'Ecriture et de la Tradition, qui n'est certainement pas fixe et statique mais qui a besoin de croissance et d'approfondissement, nous préférons demander la conversion personnelle et communautaire, prier avec patience pour que les temps mûrissent et travailler ensemble [femmes et hommes, n.d.t.] dans une collaboration plus ouverte, plus responsable, plus respectueuse des ministères réciproques et des charismes propres à chaque chrétien.

Les évêques n'ont pas peur mais ils ont un grave devoir de responsabilité, de fidélité au don révélé, d'adhérence à la Tradition vivante de l'Eglise, d'engagement à cultiver la communion dans leur propre Eglise particulière et la syntonie avec l'Eglise universelle. Des tâches qui ne permettent pas les fuites en avant et qui requièrent de chacun, cohérence, compréhension, respect, collaboration positive.

Pour d'aucuns au contraire, c'est toujours et seulement la faute des évêques. Ce n'est pas ainsi qu'on les aide à développer leur service dans l'Eglise. »

Mgr Giacomo Grampa, Lugano

Charles Baudelaire

Pécheur et confesseur, prêtre et victime

●●● ***Gérard Joulié***, *Epalinges*

Il est avec Pascal et Racine le troisième diamant des Lettres françaises, c'est-à-dire chrétiennes. Sur la route de l'histoire, il tourne le dos au Progrès et regarde le péché originel. Mais ce regard, tourné non vers le passé mais sur ce qu'il y a malgré tout de plus grouillant et de plus vivant - source intarissable de remords mais aussi fontaine de poésie - n'est pas stérile et ne nous change pas en statue de sel.

A vingt ans, il tente de se donner la mort selon le scénario classique du romantisme. « Je me tue, dit-il, parce que je suis inutile aux autres et dangereux à moi-même. Je me tue parce que je me crois immortel. » Il ne se tua pas, car cela eût attiré sur lui l'attention, ce qui est toujours une impolitesse. Et la raison qu'il se donnait d'être inutile aux autres, loin de se la reprocher, il s'en honora le jour où il s'avisa qu'il n'y avait rien de plus hideux que d'être un homme utile. Mais il avait déjà dans le sang cette religion du stoïcisme sur laquelle il greffa son christianisme au fur et à mesure qu'il approfondit sa douleur.

Il fut longtemps stoïque à défaut de pouvoir être chrétien, car être chrétien est encore plus difficile que d'être stoïque et qu'on ne peut progresser que par degrés sur l'échelle de la perfection. Le christianisme ne retranche rien au stoïcisme, il y ajoute au contraire en nous donnant le courage et le couteau pour fouiller dans notre âme, et la lampe pour voir clair au fond de ce tombeau grouillant de vers et de vermine qu'est le cœur humain ; il ajoute en proposant à notre esprit de nouveaux obstacles, de nouvelles énigmes, et en exigeant de nous des perfections supérieures et supplémentaires. D'inaccessibles himalayas. Et Baudelaire ne se proposa rien de moins que la recherche de la perfection dans tous les domaines, de la toilette du corps à celle du cœur, en passant par la vestimentaire.

Son but fut donc de corriger la nature, comme on corrigerait un enfant, un vers boiteux, et de rectifier l'homme pécheur par la morale stoïcienne et chrétienne, par l'héroïsme et des tentatives de quasi-sainteté. Ce fut là son dandysme, sa politesse, forme première, quoique encore extérieure, embryonnaire, de la charité.

Un solitaire

Cette rectification de la nature est aussi bien le fait de l'artiste dans son métier que du chrétien - étage supérieur - sur lui-même. D'ailleurs Baudelaire ne s'abuse pas sur la possibilité de se confier à autrui : « Sentiment de solitude dès mon enfance. Malgré la famille, et au milieu des camarades, sentiment de destinée éternellement solitaire. Cependant goût très vif de la vie et du plaisir. »

Il ne demande donc ni à l'amour ni à l'amitié ni à un quelconque rôle social, intolérable pour lui, un dérivatif à sa tristesse ou une source de joie. Il ne se

mêlera pas au monde, il évitera de faire nombre dans la foule, si ce n'est mystiquement, comme pour mieux la posséder et accroître par son adjuvant, sa propre solitude et sa propre singularité : « Multitude, solitude : termes égaux et convertibles par le poète actif et fécond. Qui ne sait pas peupler sa solitude ne sait pas non plus être seul dans une foule affairée. »

Rien ne le dégoûte plus que ce besoin qu'ont la plupart des humains de s'attrouper pour penser ou se délasser. « Le monde est fait de gens qui ne peuvent penser qu'en commun, en bandes. Il y a aussi des gens qui ne peuvent s'amuser qu'en troupe. Le vrai héros s'amuse tout seul. »

Le vrai héros, le dandy, hait le public. Suivi par une troupe, un chef n'est déjà plus un chef pour lui. Jésus, il le voit essentiellement au jardin des Oliviers, abandonné par tous et même par son Père. Ou alors, le fouet à la main, chassant les marchands du Temple. Il se souvient que le Christ n'a pas prié pour le monde, qu'il ne parle qu'aux âmes et dans le tête-à-tête. Et il sait très bien qu'aucune charité n'entre dans cette perversion du christianisme qui s'appelle le socialisme. La première charité qu'on doit à son prochain, c'est de lui montrer le chemin de la perfection et de lui mettre le pied à l'étrier. D'ailleurs, son dandysme extérieur, ses gants roses, son linge impeccable, bien que rapiécé par endroits plus souvent qu'à son tour, ne pourrait-on pas dire qu'ils obéissent à une certaine rectitude, à une certaine orthodoxie, à beaucoup de rigueur en tout cas, et à une sainte dissimulation de ses peines et de ses douleurs dans cette étrange pudeur qui le fait ainsi s'accoutrer et qui m'a toujours fait penser à cette parole du Christ qui ne voulait pas que ses disciples eussent l'air de jeûner quand ils jeûnaient (Mt 7).

On a honte d'être riche et bien portant quand nos amis sont criblés de dettes et malades, et de jouir encore des femmes dont Pascal et Baudelaire semblent s'être volontairement abstenus, trouvant dans leur chasteté et leur continence une volupté qu'ignore la satisfaction des repus. Mais on se console en se disant que la roue finira bien par tourner et qu'après avoir connu l'aisance et l'abondance, on pourrait bien connaître à notre tour la gêne et le dénuement, ce qui ne doit pas attrister outre mesure une âme bien située et un esprit nourri de la prose et des vers d'un poète comme Baudelaire.

Elitisme

Dans les rôles sociaux, ne trouvent grâce à ses yeux que le guerrier, le prêtre et l'artiste. Le peuple : « Taillable et corvéable ». Si Baudelaire méprise la multitude, quelle ne sera pas la hauteur de son dédain quand celle-ci s'avisera de juger une œuvre d'art. Il sait que le public est fait pour obéir et non pour commander. Qu'il commande et il voudra les déjections coutumières ! « Ah ! misérable chien, si je vous avais offert un paquet d'excréments, vous l'auriez flairé avec délices et peut-être dévoré. Ainsi vous-même, indigne compagnon de ma triste vie, vous ressemblez au public, à qui il ne faut jamais présenter des parfums délicats qui l'exaspèrent, mais des ordures soigneusement choisies » (*Petits poèmes en prose*). Je ne crois pas qu'aujourd'hui on soit très regardant sur le choix des ordures.

Dans ce cas pour qui, pourquoi écrire ? Toujours pour un petit troupeau, le même à travers tous les siècles ; c'est à travers lui seul que l'art et l'intelligence survivent encore, comme c'est à travers les saints que l'Eglise, cette vieille matrone essoufflée, arrive encore à se soutenir. D'ailleurs, est-il absolument nécessaire, demande-t-il, qu'un livre quelconque soit compris, accepté de celui pour qui il a été composé ? On ne doit écrire ni pour les autres, ni pour soi, ni même pour l'art - le beau geste inutile - mais pour la chose qu'il importe d'écrire. Les prophètes s'imaginaient-ils qu'ils seraient lus, compris ? Mais le Saint-Esprit était là, cet ange furieux qui dirigeait leur main, cet ange plein de charité qui vous prend la nuque et l'abaisse sur votre devoir de tous les jours, comme un pion dans une maison de correction qui veut le bien de ses pensionnaires.

Baudelaire se réjouissait même du petit nombre des élus tant sur le plan de la grâce et du salut que sur celui de l'intelligence artistique. Il voulait que les affaires d'art ne se traitassent qu'entre aristocrates. Mais pas pour retrouver entre soi, dans un petit nombre, la chaleur humaine de bétail qu'on trouve dans le grand, même un peu plus épurée. Non, pour trouver, au contraire, le couteau et l'épée, la sévérité et le jugement, voire le châtiment de compagnons qui s'entraînent à l'excellence, et qui ne perdent pas leur temps et leur âme en oisives conversations mondaines, en vains échanges de compliments ou en gloses de connaisseurs.

Et le miroir ? Baudelaire jugeait qu'il fallait vivre devant un miroir vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais ce miroir, c'est celui de la conscience et de ses rigoureux examens, ce miroir n'invite à aucune complaisance envers soi-même, ce miroir, c'est la force demandée au ciel - car ce secours ne peut être que surnaturel - de contempler son corps et son cœur sans dégoût. Ce miroir, c'est la lampe qui éclaire ces ordures dont notre âme est la boîte et le réceptacle.

Epouvantable amour

Quant à la femme, ce qu'il a dit d'elle a fait grincer bien des râteliers. L'amour de l'homme pour la femme, tel qu'il le voit, n'est qu'un combat singulier, un crime commis dans le noir, ou c'est un ange qu'on assassine, un ange qu'on fait pleurer. « Je crois, dit-il, que j'ai déjà écrit dans mes notes que l'amour ressemble fort à une torture ou à une opération chirurgicale. Mais cette idée peut être développée de la manière la plus amère. Quand même les deux amants seraient très épris et très pleins de désirs réciproques, l'un des deux sera toujours plus calme, ou moins possédé que l'autre. Celui-là ou celle-là, c'est l'opérateur ou le bourreau, l'autre, c'est le sujet, la victime. Epouvantable jeu où il faut que l'un des joueurs perde le gouvernement de soi-même. Moi je dis : la volupté unique et suprême de l'amour gît dans la certitude de faire le mal. Et l'homme et la femme savent, de naissance, que dans le mal se trouve toute volupté. »

Baudelaire ici ne fait que paraphraser saint Paul quand celui-ci dit que se marie celui qui brûle et que le meilleur est la chasteté, ou quand le Christ parle de ceux qui se sont châtrés pour le Royaume des cieux. Baudelaire s'appuie pour penser et dire ces choses incompréhensibles et odieuses à nos contemporains, sur une tradition chrétienne bimillénaire et sur une connaissance exacte de la nature humaine.

Maladivement sensuel et surnaturellement et volontairement chaste, tel fut Baudelaire. Car sa vraie femme, celle à

laquelle il parle comme à un enfant, à une sœur, c'est sa Douleur. « Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille… » « Ma Douleur, donne-moi la main ; viens par ici, loin d'eux. »
« Viens par ici, loin d'eux. » Lui qui n'utilise presque jamais les rythmes complexes dont raffolera Verlaine, et qui se contente de versifier le plus souvent comme Boileau. Ce Boileau hystérique, comme on l'a qualifié, et qui ajouta un péché nouveau, l'hystérie, à la sévérité classique.

Prostitution et charité

S'il condamne l'amour humain ou du moins la physique de l'amour pour mieux relever la charité, il est plaisant de voir qu'il lui préfère la prostitution justement comme une forme pervertie ou au contraire sublimée de la charité. « Goût inamovible de la prostitution dans le cœur de l'homme. Il veut être deux. L'homme de génie veut être un. La gloire, c'est rester un et se prostituer d'une manière particulière. C'est cette horreur de la solitude, le besoin d'oublier son moi dans la chair d'un autre que l'homme appelle noblement le besoin d'aimer. » On voit que Baudelaire ne s'éloigne jamais de la prudence des saints qui les force à n'aimer le prochain que pour Dieu et en Dieu.
L'amour, dira-t-il encore, peut dériver d'un sentiment généreux : le goût de la prostitution ; mais il est bientôt corrompu par le goût de la propriété ! La prostitution est désintéressée à l'encontre de l'amour qui revendique ses droits et révèle par là son égoïsme. Le bourreau veut entrer dans le corps de sa victime et se confondre en elle, comme le vainqueur avec le vaincu, tout en conservant les privilèges du conquérant. L'homme est un animal adorateur. Adorer, c'est se sacrifier et se prostituer. Ailleurs, s'en prenant à l'époux trompé, il le traite sans indulgence. « Sa douleur naît de son orgueil de propriétaire, d'un raisonnement faux sur l'honneur et sur le bonheur, et d'un amour niaisement détourné de Dieu pour être attribué aux créatures. C'est toujours l'animal adorateur se trompant d'idole. »
« L'être le plus prostitué, c'est l'être par excellence, c'est Dieu, puisqu'il est l'ami suprême et le confident de chaque individu, puisqu'il est le réservoir commun, inépuisable de l'amour. »
Baudelaire croit que tout amour qui ne remonte pas à Dieu constitue une faute et un crime de lèse-majesté. Seul du côté des hommes et des femmes, en possession d'un génie avare et laborieux, de grâces douloureuses, d'humiliations jugées par lui comme des bénédictions, avec en soi la maladie, la soif du plaisir presque jamais étanchée, l'obsession du gouffre, la terreur du jugement, sentant de plus en plus souvent passer sur lui ce qu'il appelle « le vent de l'aile de l'imbécillité », puis l'aphasie finale, Baudelaire grandit dans le loisir, vécut toute sa vie dans le tremblement, la nuque penchée sous le couteau d'Abraham, ayant été tel qu'il l'a dit : « La plaie et le couteau, le soufflet et la joue, les membres et la roue, et la victime et le bourreau », tel un blessé qu'on oublie au bord d'un lac de sang sous un grand tas de morts et qui meurt sans bouger dans d'immenses efforts.

G. J.

Charles Baudelaire, *Le spleen de Paris. Petits poèmes en prose,* nouvelle édition entièrement revue de Robert Koop, Poésie/Gallimard n° 415, Paris 2006.

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal, illustrées par la peinture symboliste et décadente,* Diane de Sellers 2005, 472 p.

Claude Pichois, Jean Ziegler, *Baudelaire*, Fayard, Paris 2005, 828 p.

Apprendre à vivre

Luc Ferry
Apprendre à vivre. Traité de philosophie à l'usage des jeunes générations,
Plon, Paris 2006, 302 p.

Le pari est presque tenu. Celui de raconter cinq grandes visions élaborées dans l'histoire de la philosophie à partir de l'intelligence de ce qui est (théorie), la recherche de ce qu'il faut faire (éthique) et la quête du salut (sagesse). Evitant tout jargon qui découragerait le néophyte, l'auteur s'adresse, dans un langage familier et imagé, à un jeune - c'est-à-dire à nous tous dans la mesure où celui qui veut « apprendre à vivre » cultive en lui la jeunesse. Il réussit ainsi à exposer comment et pourquoi nous ne pouvons plus aujourd'hui, après Nietzsche, penser dans les catégories classiques, qu'elles soient antiques ou humanistes.

Pointant judicieusement les spécificités de chaque vision, se plaçant d'un point de vue postmoderne selon lequel le sujet déconstruit ne peut plus assurer un discours crédible, révélant à l'aide de Heidegger combien notre univers technicien est en perte de sens, Luc Ferry essaye de proposer une sagesse débarrassée des idoles de la métaphysique. S'il réussit à tracer un parcours cohérent et éclairant de l'histoire de la philosophie, s'il donne à voir comment il est possible de formuler à nouveaux frais un humanisme qui tienne compte des critiques formulées à son encontre, s'il démontre que le matérialisme philosophique est humainement insatisfaisant, sa manière de présenter le christianisme laisse à désirer.

Dire que la foi, supplantant la raison, en appelle à la relativisation, voire à la démission de cette dernière, c'est ignorer leur fécondation réciproque que la Tradition chrétienne n'a cessé, du moins dans le catholicisme, de pratiquer. Affirmer qu'étant reléguée au rôle de servante, la philosophie devenue scolastique va être purement supplantée par la foi pour la recherche de la sagesse, c'est oublier ce qu'apporte aujourd'hui encore à la culture et à la vie de millions de gens le christianisme. Qualifier la foi d'aveugle et la raison de lucide, c'est masquer le fait que le philosophe le plus rationaliste croit lui aussi, ne serait-ce qu'à son raisonnement. Et le croyant n'a-t-il pas par ailleurs à rendre compte de son espérance (1P 3,15) par un témoignage qui, pour être reçu, se doit d'être raisonnable ?

L'auteur passe en outre totalement à côté de l'originalité chrétienne lorsqu'il omet d'évoquer la dimension trinitaire, inséparable de celle de l'Incarnation. Dieu n'est pas une entité constituée qui fait nombre avec le monde et dans laquelle la foi plongerait le croyant comme par magie. Pour la foi chrétienne, Dieu n'est que Relation - ce que signifie la Trinité - créant et sauvant par son Souffle qui prend chair en notre monde. Appelé à vivre par et en cette Relation, l'homme se découvre habité au plus intime de lui-même par une Parole d'amour qui le rend unique.

L'intelligence de la foi s'appuie sur cette dynamique relationnelle pour, évitant un rationalisme étroit et plat, penser toutes les dimensions de l'humain. Elle convoque le croyant à se comprendre comme corps, sensibilité, affectivité, être social et politique, transfiguré par l'Esprit pour devenir à l'image et à la ressemblance

de Dieu. Si, comme le signale Luc Ferry, le christianisme invente la personne, notion inconnue de la philosophie antique, c'est donc moins comme un état que comme un appel à le devenir. L'homme devient de plus en plus une personne dans la mesure où il se laisse façonner par la Relation d'amour qui l'habite.
Pédagogiquement remarquable et philosophiquement fondé, cet ouvrage pêche donc dans sa présentation du christianisme. Il est à cet égard typique d'une certaine tradition universitaire hexagonale qui, victime de son ignorance théologique, ne peut que déformer la présentation du christianisme.

Parler de Dieu

Pour qui croit que Dieu prend l'initiative de s'adresser aux hommes et qu'il se fait connaître par sa Parole, vient alors l'exigence de témoigner de la spécificité de cette Parole inscrite dans l'histoire. Cet évènement de la Parole, appel et message, donne une orientation et une signification à la vie.
Dans la foi qui cherche langage dans le corps des croyants, seule une attitude modeste qui attestera en paroles ce qu'on manifeste dans sa vie sera crédible. Rendre ainsi intelligible la foi, c'est toujours la respecter. Le Mystère reste entier, baignant tout ce que l'on tente de dire, rendant fragile une parole trop assurée. L'existence se risque à la liberté sous la pression de l'expérience de Dieu. Un signe en sera que notre recherche, pour fondée qu'elle soit, « demeure[ra] ouverte, car s'il est vrai que l'on a été trouvé, touché, on ne saura jamais vraiment par Qui ».[1]

Si l'on peut parler de Dieu, c'est toujours à partir de lui et des traces qu'il laisse en nous. C'est à cet « apprendre à vivre » singulier que nous introduit avec finesse Jean-Pierre Jossua. Il évoque notamment comment Dieu par son Fils se fait solidaire de l'homme jusque dans l'abîme. Pour celui qui se laisse rejoindre, peut naître alors du sens, au cœur même de l'expérience du mal subi.
L'auteur éclaire aussi combien, au-delà de toute image, la Résurrection est dans l'Esprit un don qui fait pleinement droit à ce que nous sommes, et comment la sagesse biblique ne se décline que dans l'Amour. Celui-ci a fécondé dans l'écrin conceptuel du néo-platonisme les écrits des grands mystiques qui aujourd'hui encore, aujourd'hui surtout, viennent féconder nos vies et nous apprendre à vivre accordés à Dieu. Le dernier chapitre montre que la tradition mystique, loin d'être réservée aux religieux, peut nous aider à découvrir Dieu, à nourrir notre vie quotidienne, en cette oraison silencieuse qui la définit le mieux. L'auteur expose brièvement la prière du cœur et la prière de repos.
C'est ce mouvement renouvelé du Mystère qui sans doute nous apprend le mieux à vivre lorsque, surpris et heureux, nous en découvrons la présence annoncée par « le verdissement des herbes et par les couleurs des fleurs… et que… au nom de la sainteté de la vie divine, le Paradis du cœur se rapproche de nous plusieurs fois par jour ».[2]

Luc Ruedin s.j.

Jean-Pierre Jossua
Peut-on parler de Dieu ?
Labor et Fides,
Genève 2006, 112 p.

1 • **Jean-Pierre Jossua**, pp. 43-44.
2 • Id. p. 109.

Vulnérabilité de Dieu

Christian Duquoc
Dieu partagé. Le doute et l'histoire,
Cerf, Paris 2006,
320 p.

La première partie du livre - l'alliance conflictuelle - passe en revue les figures les plus marquantes du premier Testament, pour conclure que les promesses faites à Moïse, David et aux prophètes ne se sont pas réalisées. Le peuple s'est souvent révolté, empêchant par ses infidélités la réalisation espérée. Dieu est affecté par l'ingratitude du peuple, mais il ne rompt pas l'alliance. Il reste un Dieu patient souffrant des infidélités d'Israël, comme un époux peut souffrir des infidélités de l'épouse.

L'homme, animal religieux, a toujours été en quête du divin. Cette quête a pris des formes variant à l'infini. Christian Duquoc évoque dans cette deuxième partie diverses approches du divin, pour se concentrer ensuite sur les réflexions des philosophes des Lumières : Descartes, Kant, Hegel, Heidegger... Ceux-ci ont voulu exonérer Dieu de ses compromissions avec les religions historiques. De façon inattendue, ce mouvement a abouti à l'agnosticisme et à l'athéisme : ce Dieu détaché de l'histoire et de toutes nos contingences est un Dieu inutile ; il est donc logique de s'en passer, dès lors que l'homme est devenu adulte, capable par des conduites rationnelles de maîtriser la nature et d'orienter les événements.

« De nombreux théologiens contemporains ont perçu l'incompatibilité entre le Dieu de l'approche philosophique et le Dieu biblique... Ils sont les témoins emblématiques de la prise en compte du caractère subversif de l'intervention du Dieu biblique dans l'histoire pour la démarche raisonnable... Il faut choisir entre un Dieu raisonnable et abstrait, et un Dieu impliqué dans les affaires humaines au risque de mettre en péril sa toute-puissance et son innocence » (p. 203).

La troisième partie du livre - la subversion du divin - développe l'hypothèse qui structure tout l'ouvrage : « L'alliance, telle que la Bible la présente, compromet Dieu avec les mouvements contradictoires de l'histoire, la révélation de sa réalité n'étant pas d'ordre conceptuel mais pratique » (p. 286). La figure du Serviteur permet d'interpréter le parcours de Jésus et est aussi la clé d'interprétation de l'alliance. « L'idée chrétienne de Dieu, arrimée à l'incarnation est essentiellement subversive : elle démantèle les grandes assurances métaphysiques et éthiques au profit d'un chemin inattendu orientant vers un Dieu affecté par le partenaire auquel il s'est lié » (p. 222).

En conclusion, Christian Duquoc reprend le thème de l'alliance. Conflictuelle, elle n'en est pas moins féconde. Dieu ne se comporte pas en planificateur tout-puissant. « La demande pressant Dieu d'intervenir pour que justice advienne anéantirait par son exaucement miraculeux la responsabilité des hommes dans la genèse de leur monde... La vérité de l'alliance postule le renoncement divin à une gestion miraculeuse. Le Dieu partagé tient compte des évolutions lentes de la maturation des individus et des collectivités. »

Edmond Gschwend

Religions

Rémy Hebding
Le protestantisme et la politique
Loi et dissidence
Labor et Fides, Genève 2006, 144 p.

Si l'ouvrage semble, dans les premières pages, limité à la situation française, il s'ouvre vite sur des perspectives larges et intéressera tout lecteur désireux de mieux comprendre la relation entretenue par le protestantisme avec le politique. L'objectif de l'auteur est de « montrer un invariant protestant, malgré et au-delà des clivages communément relevés et étudiés dans le domaine politique ». Dans ce sens, il étudie le protestantisme tant dans ses composantes théologiques que dans ses positionnements politiques ou éthiques. Il démontre la complicité que le protestantisme a développée avec le projet laïc et en quoi il est une « religion » à l'opposé du catholicisme, ne serait-ce que par sa critique du sacré et sa conception de l'Eglise.
Dépassant les thèses de Max Weber pour aborder les défis de ce temps, l'auteur distingue la « liberté de vertu », caractérisée par la détermination morale, de la « liberté libérale » qui nie tout dessein collectif et permet à l'économie de s'émanciper. Pour répondre à la question qui clôt le livre, *Une politique protestante ?*, l'auteur emprunte à Ricœur parlant du « péché identifié au pouvoir comme recherche névrotique de la puissance » et opposé à « une rationalité spécifique incarnée par l'Etat ». Cette rationalité donne à la morale et au droit la possibilité de s'incarner.
Hebding associe ici Calvin et Kant dans leur défense du « droit comme un impératif absolu ». Pour autant, il demeure vigilant car il sait que la rationalité du droit peut se pervertir. C'est alors « la résistance au nom de la liberté » qui prend le relais : « Il n'existe pas de thème plus représentatif du message de la Réforme que celui de la liberté dans ses effets sociaux et politiques. »
Hebding termine son ouvrage par un appel à une *liberté pour* au détriment de *la liberté de*, hédoniste. Cette liberté de qui se sait « précédé par un appel, libéré de la fascination de se réaliser par lui-même pour construire une vie commune et non seulement individuelle ».

Daniel Neeser

Anne-Marie Delcambre
La schizophrénie de l'islam
Desclée de Brouwer, Paris 2006, 258 p.

Excellente analyse de l'être-musulman historique par cette docteur en droit qui, depuis plusieurs années, publie d'instructifs ouvrages traitant du phénomène islam ! Elle relit l'histoire du monde musulman en déconstruisant (d'où le provocateur « schizophrénie » du titre !) les fausses idées dont la ligne de fond serait « le vrai islam est arabe » et qui sclérosent la conscience de maints musulmans contemporains. Non pour détruire et passer pour une islamophobe, mais pour fournir des exemples historiques fouillés mettant en valeur le génie des Perses, la grandeur de Byzance, l'industrie des Turcs, etc. En tant que convertis et non-Arabes, ceux-là ont pesamment contribué au rayonnement de la religion et de la culture islamiques - prouvant par là que le présent regain salafiste (ajustement de l'aujourd'hui par un retour aux règles du VII[e] siècle) est tout simplement néfaste, surtout pour l'authenticité de la foi musulmane. Car malaise il y a, et le diagnostic oblige à la clairvoyance historico-critique. Ce que A.-M. Delcambre réussit dans chacun de ses livres !

Thierry Schelling

Philippe Aziz
L'Homme du Coran
Vie et enseignement de Mahomet
Ramsay, Paris 2006, 416 p.

Cet ouvrage, sorti en 2001 et réédité ici en version poche, est incontournable pour une approche (enfin !) historico-critique des textes fondateurs de l'islam, mais également des faits et gestes de Muhammad, cadencés en douze épais chapitres, génialement ourdis des sources (Coran, Al-Sira, hadith…) et de l'intelligente réflexion scientifique de l'auteur. Celui-ci réussit à donner à la biographie du Prophète sa dynamique factuelle plutôt que mythologico-fabuliste. Respect pour ce mystique, cet homme d'Etat et commandeur d'armées (c'est un fait de l'histoire !) aux prises avec son temps et son Dieu.
Riche bibliographie aux informations bien cadrées ; il ne manque que les images pour illustrer ce destin d'un chamelier arabe…

Thierry Schelling

Spiritualité

Jean-Blaise Fellay
Le pari de Dieu
Libérer l'homme
Saint-Augustin, St-Maurice 2005, 110 p.

Une mine de réflexions concernant l'évolution de la pensée et des comportements humains durant ce dernier siècle nous éclaire avec intérêt sur la société actuelle. Comme d'autres auteurs, Jean-Blaise Fellay analyse les manières d'être surprenantes, parfois même incompréhensibles, de ce début de XXIe siècle. Le retour aux philosophes et écrivains de la mort de Dieu, puis de la mort de l'homme, avec de nombreuses citations, rend mieux perceptible le malaise actuel.
« Libérer l'homme, écrit J.-Bl. Fellay, c'est retrouver la liberté intérieure qui est d'abord liberté à l'égard de soi-même » ; cela implique un détachement parfois douloureux qui a pour résultat une attitude agréable, marquée de bonne humeur et d'empathie. Ce chemin de la liberté nous fait rencontrer Dieu et l'auteur s'en explique largement dans le dernier chapitre.
Société tiraillée dans tous les sens, être humain livré à lui-même ; mais une forte dose d'espérance laisse entrevoir un épanouissement possible en ce meilleur qui habite l'homme. Nous retrouvons là un constat souligné par tous les écrivains qui abordent ces questions de société.
L'écriture alerte, illustrée par divers faits vécus et émaillée de nombreuses citations, rend la lecture agréable. Le Père Fellay s.j. a eu de multiples responsabilités dans le domaine journalistique et au milieu des jeunes. Passionné de montagne, il sait partager ses joies au contact de la nature.

Willy Vogelsanger

Guy Musy
Pâques fleuries
Saint-Augustin, St-Maurice 2006, 152 p.

La quatrième page de couverture nous rappelle que ce livre est un recueil de chroniques déjà publiées dans un magazine romand. Au cours des années, l'auteur a livré au dit magazine sa méditation sur les lectures du dimanche. Ce qui explique une certaine inégalité de qualité dans ces méditations. Elles sont regroupées ici entre Carême et Fête Dieu. Temps fort s'il en est de la liturgie.
L'auteur est à la fois un contemplatif et un « franc tireur » qui n'a pas peur de remettre en question certaines interprétations et de revoir certaine théologie. Les méditations qu'il nous livre sont parfois si inattendues et si pleines d'humour qu'il n'est pas impossible qu'elles fassent « froncer les sourcils » à plus d'un, comme nous le dit son préfacier. Pour ma part, j'y ai trouvé des perles et m'en suis fait un collier ! N'hésitez donc pas à plonger dans ce livre, à découvrir les mémoires d'Hérode à Lugdunum Convenarum, à relire la lettre à Madame Pilate, à vous laisser surprendre par une nouvelle analyse du lièvre et de la tortue, à vous souvenir du légionnaire Alexamenos, à vous réjouir d'une vision du paradis et à écouter un petit air de flûte au matin de Pâques. Et pourquoi pas, à chaque matin.

Marie-Luce Dayer

Marie-Dominique Philippe,
Michel-Marie Zanotti-Sorkine
A l'âge de la lumière
Dialogues avec la pensée des hommes
Ad Solem, Genève 2006, 348 p.

Un ancien chanteur de cabaret, pendant des années tiraillé par une vocation religieuse qu'il refusait de reconnaître et devant laquelle finalement un jour il s'incline, propose au dominicain, fondateur de la Communauté de Saint-Jean, de se pencher sur des maximes, des aphorismes ou énoncés littéraires et de nous offrir sa pensée s'y rapportant. C'est ainsi que le Père Marie-Dominique (aujourd'hui disparu), nonagénaire au physique fragile mais dont l'esprit n'a rien perdu de sa vivacité, se prête à cet exercice de haut vol. S'en suivent plus de 300 pages de réflexion très dense, exigeant du lecteur une attention soutenue.
Ce livre en fait est à déguster à petites doses, à méditer, à ruminer lentement afin d'en savourer la saveur et d'en respirer les parfums.

Marie-Luce Dayer

Psychologie

Yves Boulvin
Rebondir après l'échec
Un chemin psychologique et spirituel
Saint-Augustin, St-Maurice 2006, 166 p.

La résilience est un terme scientifique qui signifie une caractéristique mécanique définissant la résistance aux chaos d'un matériau. Ce terme est devenu incontournable depuis quelques années. Il est utilisé pour décrire la faculté de rebondir après un échec ou une blessure émotionnelle.
L'auteur, qui l'utilise, nous propose un parcours « psychologique et spirituel » de la blessure à la guérison. Si vous n'êtes pas un familier de ce genre de parcours, vous serez enchanté. Si par contre vous avez déjà lu et relu moult articles ou livres s'y rapportant, le début vous semblera trop connu, alors que la 3e partie vous intéressera. Car à travers le regard et l'expérience de l'auteur, formateur en relations humaines, psychologue et consultant, mais aussi accompagnateur psycho-spirituel, c'est une étoffe spirituelle qui est tissée, avec des fils tirés de son expérience de croyant et de la sagesse universelle.

Marie-Luce Dayer

Collectif
sous la direction de Alain Houziaux
Jusqu'où peut-on changer sa vie ?
L'Atelier, Paris 2006, 120 p.

Conférences dirigées par Alain Houziaux, docteur en théologie et philosophie, avec Jacques Lacarrière, écrivain, helléniste, Stan Rougier, prêtre, chroniqueur, prédicateur, Jean-Paul Willaime, sociologue, directeur d'études d'histoire et de sociologie des protestantismes.
Petit tour de table où se pose la question du « changement » dans ce monde où le « bougisme » est de mise. « Changer de vie » ou « changer sa vie » ou même « se changer soi-même » disent bien les nuances à définir. Car « se changer » peut être seulement d'accepter ce que l'on est, sans pour autant changer de vie ; on peut par ailleurs changer de vie tout en restant le même.
Chacun des intervenants, avec beaucoup d'exemples significatifs et d'expériences personnelles, parle des changements radicaux, des conversions ou du besoin de tout recommencer, sur les différents plans de l'être, ouvrant un espace a priori restrictif du thème à débattre. Car le désir de changement est au cœur de l'homme, il en est même une structure fondamentale, mais sans oublier un présupposé : l'ancrage, indispensable à toute évolution, transformation, agrandissement, de tout ce qui limite la vie aux contraintes de sa naissance.
Le livre ne mentionne pas les moyens pour parvenir à changer, mais on y passe un temps intéressant à repérer où nous en sommes.

Josy-Anne Rigotti

Littérature

François Cheng
Cinq médiations sur la beauté
Albin Michel, Paris 2006, 164 p.

Méditer sur la beauté dans le monde actuel, un luxe indécent de privilégié. François Cheng n'esquive pas la difficulté et relate d'emblée son expérience précoce de petit garçon chinois découvrant à la fois la beauté des corps et les horreurs d'une occupation étrangère. Indissociables, la beauté et le mal se situent pour lui aux deux extrêmes du monde réel et l'intérêt de ces cinq méditations, issues de dialogues dans un cercle d'amis, naît aussi de ce que la vaste culture de l'auteur s'alimente à des sources aussi bien orientales qu'occidentales.
Beauté de l'univers qui n'est pas obligé d'être beau et qui l'est pourtant, beauté des visages humains qui dépend de leur unicité, beauté des regards qui sont plus que les yeux. La beauté formelle existe en soi mais, fruit d'une rencontre et d'une interaction, elle réside aussi dans le désir et l'élan qui nous portent vers elle.
Un très beau passage célébrant la rose est l'occasion de souligner que le parfum, comme le son, est un attribut de l'invisible. Invisible aussi, mais présente pourtant, est l'âme qui, selon une formule heureuse, « court comme un fil d'or dans tout l'imaginaire occidental ».
La dernière méditation - où François Cheng parle excellemment de Cézanne en particulier - aborde la création artistique et relève qu'en Occident son ambition fut jusqu'au XXe siècle de révéler et célébrer le Beau. A chacun d'interpréter la suite à son gré, en

gardant à l'esprit la mission assignée par Dante à l'artiste, qui est d'explorer à la fois l'enfer et le paradis…
Avouons que dans le foisonnement des citations - philosophes, penseurs, artistes de tous les temps et de tous les horizons - il arrive que le lecteur éprouve quelque difficulté sinon à suivre, du moins à garder le cap. Pour goûter pleinement les richesses de ce mince et dense volume, sans doute est-ce ici le lieu de s'abandonner à une attitude d'accueil plutôt que de conquête, telle que l'enseigne le Tao, qui signifie aussi la Voie.

Renée Thélin

Claude-Henri Rocquet
Hérode
Lethielleux, Paris 2006, 176 p.

Ce qu'on retient en général d'Hérode le tétrarque, fils d'Hérode le Grand - responsable du massacre des innocents -, c'est qu'au cours d'un festin, il invita sa nièce Salomée à danser et lui fit une promesse... On en connaît le résultat : la tête de Jean le Baptiste sur un plateau.
Avec ce récit (qu'il aimerait qu'on mette en scène), l'auteur, poète, dramaturge, essayiste, critique et historien d'art, a tenté de scruter l'âme et la conscience de ce héros qui, selon lui, est loin d'être un monstre mais serait plutôt assez ordinaire et nous ressemblerait.
Portant dès l'enfance le poids terrible d'un père prestigieux, dévoré par la passion du pouvoir, le désir de grandeur et la peur, il sera un roi de pacotille puisque nommé tétrarque par Rome et totalement à sa solde. Tout son être cependant crie après la vérité dont il sera toujours en manque. Jean le Baptiste le fascine, et pourtant il le garde prisonnier à Machéronte, sa forteresse de pierre. Il le visite la nuit, recueille ses paroles qu'il médite, et pourtant signera son arrêt de mort. Avec Jésus qu'il désire connaître, ce sera pareil. Lorsque Pilate le lui remet pour le juger, il n'obtient aucune réponse à ses questions mais un silence qui le glace et le nargue. Sur son corps nu, il déposera un manteau blanc, symbole d'innocence.
C'est autour de ces deux personnages que l'auteur construit son scénario. Les souvenirs se pressent dans la tête d'Hérode, surgissant sans ordre apparent, le mettant au supplice du remord, du désir d'être pardonné et d'être justifié. Il s'en prend à Dieu, il s'en prend à nous les chrétiens, suivants du Christ, et nous pose des questions embarrassantes... Le style de l'auteur est fluide, incantatoire et musical. Il fait surgir devant nos yeux des scènes dramatiques, pleines d'horreur, de désirs, de regrets, de douleur et de prières. Eh ! oui, de prières... « Mes frères, priez pour moi ! Priez pour ceux qui sont dans l'ombre et pour que Dieu ne la fasse pas éternelle. Amen. » Un très beau livre assurément.

Marie-Luce Dayer

Kenneth Grahame
Le Vent dans les Saules
Phébus, Paris 2006, 206 p.

Parce qu'il considère ce roman comme un des plus grands livres de la littérature mondiale, Albert Manguel n'hésite pas à le placer au premier rang dans sa bibliothèque idéale.
Comme *Alice au Pays des Merveilles* ou *Le Petit Prince*, *Le Vent dans les Saules* est écrit pour les enfants, mais il s'adresse tout autant aux adultes. D'une fraîcheur extraordinaire, paisible et riant, bienveillant et débonnaire, ce livre repose et fait du bien en entraînant ses lecteurs, à la suite de Monsieur Rat, de Monsieur Taupe, de Monsieur Blaireau et de Monsieur Crapaud, dans des aventures pleines de poésie et pourtant si banales que chacun y retrouve son quotidien transformé et rendu aimable.
Ouvrir ce live, c'est partir en vacances dans le plus agréable des pays. Un vrai morceau de bonheur, merveilleusement traduit par Gérard Joulié, poète à ses heures et « grahamien » de toujours. A préférer à tous les antidépresseurs !

Pierre Emonet

Anthony Tony, Little Angela, *L'œil du tigre. La dramatique autobiographie d'un champion de kung-fu.* La Maison de la Bible, Romanel-sur-Lausanne 2006, 278 p.

Cantin André, *Saint Pierre Damien (1007-1072). Autrefois - aujourd'hui.* Cerf, Paris 2006, 216 p.

*****Col.,** *Contes des sages juifs, chrétiens et musulmans. Histoires tombées du ciel.* Seuil, Paris 2006, 174 p. [40459]

*****Col.,** *Kalila et Dimna. Fables indiennes de Bidpaï.* Albin Michel, Paris 2006, 316 p. [40456]

*****Col.,** *La politique suisse d'asile à la dérive. Chasse aux « abus » et démantèlement des droits.* SOS-Asile Vaud/D'en bas, Lausanne 2006, 112 p. [40460]

*****Col.,** *Vocabulaire raisonné de l'exégèse biblique. Les mots, les approches, les auteurs.* Cerf, Paris 2005, 160 p. [40420]

Collet Louis et Sabine, *Une expérience familiale.* Clovis, Etampes 2006, 128 p.

Delanny Charles, *Chroniques du bout du monde. Récit.* Mon Village, Vulliens 2006, 212 p.

Dziwisz Stanislaw, Drazek Czeslaw, Buzzonetti Renato, Comastri Angelo, *Laissez-moi m'en aller. Jean Paul II : la force dans la faiblesse.* Parole et Silence, Paris 2006, 158 p.

Favre Olivier, *Les Eglises évangéliques de Suisse. Origines et identités.* Labor et Fides, Genève 2006, 366 p.

Himbaza Innocent, *Le roi Manassé. Héritage et conflit du pardon.* Labor et Fides, Genève 2006, 150 p.

Kross Jaan, *Le vol immobile.* Noir sur Blanc, Lausanne 2006, 464 p.

Le Guillou Marie-Joseph, *L'esprit de l'orthodoxie grecque et russe.* Parole et Silence, Paris 2006, 190 p.

Lopreno Albert, *Jean-Georges Lossier. Une absence imprimée dans l'air.* Le Plein Midi, Genève 2006, 104 p.

Park Hyun-Chang, *Laien auf dem Weg der Evangelisation. Die « Gemeinschaft Christlichen Lebens » als geistliche Bewegung.* Echter Verlag, Würzburg 2006, 310 p.

Richard, Frère, *Tu es avec moi. Rencontrer Dieu avec les psaumes.* Presses de Taizé, Taizé 2006, 96 p.

Roger, Frère (= Roger Schutz), *Choisir d'aimer. Frère Roger de Taizé 1915-2005.* Presses de Taizé, Taizé 2006, 144 p.

Simon-Vermot Jean-Bernard, *Echo infinis du silence. Vers une spiritualité chrétienne ouverte à l'Orient.* Médiaspaul, Paris 2006, 196 p.

Sleiman Jean Benjamin, *Dans le piège irakien. Le cri du cœur de l'archevêque de Bagdad.* Presses de la Renaissance, Paris 2006, 188 p.

Spidlik Tomas, *Ignace de Loyola et la spiritualité orientale.* Lessius, Bruxelles 2006, 262 p.

Ces livres peuvent être empruntés

au **CEDOFOR**
le Centre de documentation et de formation religieuse

18, r. Jacques-Dalphin
1227 Carouge-Genève
☎ 022 827 46 78.

Horaires d'ouverture :
le lundi, de 14h à 17h,
du mardi au jeudi,
de 9h à 12h et de 14h à 17h
et le vendredi, de 9h à 12h.

Pour en savoir plus et vous abonner à ses services :

www.cedofor.ch

Le foot, l'Allemagne et le pape

4 juillet

Fin du songe d'une nuit d'été. *Eh bien non ! L'Allemagne ne sera pas championne du monde de football ! En demi-finale, l'équipe italienne, parfois si indolente et pourtant toujours présente quand il le faut, a battu la* Mannschaft *par 2:0. Alors que les téléspectateurs s'attendaient déjà à l'épreuve des tirs au but, Grosso et le vétéran (plus de 30 ans !) Del Piero ont marqué deux buts splendides. Pour l'Allemagne, le beau songe d'une nuit d'été prend fin. Elle qui espérait sortir du marasme ambiant grâce à un nouveau* Fussballwunder, *doit déchanter et retourner à la réalité, à l'âpre réalité. Mais pour une fois, une défaite allemande ne fait pas nécessairement la joie des autres. Depuis trois semaines, cette équipe allemande, et surtout la population et le public allemands, qui saluent d'ailleurs la victoire italienne avec une classe indéniable, se sont montrés sous leur meilleur jour. N'est-ce pas cela le vrai, le nouveau « miracle allemand » ?*

5 juillet

La France se met à rêver. *La France se qualifie pour la finale de la Coupe du monde. Voilà encore un pays qui en a bien besoin, un pays qui a perdu une partie de sa traditionnelle superbe (ce qui le rend d'ailleurs bien plus sympathique aux yeux des moins superbes) ! Du coup, le président Jacques Chirac, et même son malchanceux dauphin Philippe de Villepin, retrouvent leur sourire. C'est fou ce que le foot peut faire du bien... quand on gagne.*

9 juillet

L'auto-démontage d'un monument. *L'Italie gagne la finale contre la France au forceps. Mais plus que cette victoire obtenue aux tirs au but, c'est le déjà légendaire coup de tête de Zidane contre son adversaire Materazzi qui occupe les esprits. Qu'a-t-il bien pu se passer dans la tête du « meilleur joueur du monde » pour que dix minutes avant sa retraite glorieuse du football, il démonte lui-même la statue qu'on était en train de lui ériger ? L'envie de ne pas devenir un monument - et de rester un homme, imparfait mais vivant ?*

10 juillet

Fin de partie. *Le championnat du monde de foot, le Mundial - que personne n'a appellé* Weltmeisterschaft *parce qu'il y a trop de consonnes - est terminé. Ce fut, de l'aveu général, une belle fête, à la fois bien organisée et décontractée. Pas de trace des débordements craints, des hooligans et des néonazis. Pendant presque un mois, on a pu rêver d'un monde pacifié et civilisé.*

Que reste-t-il de cette fête ? En tout cas, une nouvelle image de l'Allemagne. Déjà l'élection d'un pape allemand était une preuve que les autres nations ne voient plus en l'Allemagne un monstre dangereux à mettre en quarantaine. D'ail-

leurs, le journal Bild *avait très bien saisi la portée profonde de cette élection en titrant le lendemain :* Wir sind Papst *(nous sommes pape) - une « une » qui est déjà entrée dans l'anthologie des meilleurs titres de l'histoire de la presse. Et puis, J. Ratzinger, naguère appelé* Panzerkardinal *par les journaux anglais toujours prêts à faire resurgir les spectres du passé, s'est révélé bien différent de l'image de l'impitoyable gardien du temple que l'on a voulu peindre de lui : un homme doux, modeste, aimable. Peut-être s'est-il passé la même chose avec le Mundial. Ceux qui ont cru trouver une Allemagne toute d'ordre et de discipline, ont découvert un peuple enclin à faire la fiesta. Malgré sa défaite en demi-finale, c'est peut-être l'Allemagne qui sort vainqueur de ce championnat.*

8 septembre

Une branche se scie. *En Suisse alémanique, un nouveau quotidien gratuit naît : le* Cash Daily *(bonjour la langue allemande !) du groupe Ringier. Les lecteurs alémaniques avaient déjà deux gratuits, un le matin et un le soir : voici qu'ils ont aussi droit à un gratuit économique. Un journal de plus va donc se battre pour obtenir une part de la publicité-presse, un gâteau déjà en diminution du fait de la concurrence de la télévision, radio, Internet, etc. Le plus absurde est que cette nouvelle concurrence, qui menace à terme l'avenir des journaux payants, est portée par les éditeurs de journaux eux-mêmes, selon le principe « si nous ne lançons pas les gratuits nous-mêmes, d'autres s'en chargeront ». Ils pourraient aussi bien dire : « Si nous ne scions pas nous-mêmes la branche sur laquelle nous sommes assis, d'autres vont le faire. » Le résultat est le même : on se retrouve le c... par terre - et parfois la nuque brisée.*

12 septembre

Les pièges de la communication. *Dans une conférence donnée à l'Université de Ratisbonne, Benoît XVI interroge l'islam sur sa relation à la violence. Rendu peut-être trop confiant par le fait de se trouver doublement dans son milieu d'origine - d'une part en Bavière et d'autre part dans une université -, se croyant peut-être dans un cadre intime et protégé, l'ancien professeur de théologie J. Ratzinger cite un texte du XIV^e^ siècle qui traite déjà, mais à la façon de son temps, de cette question lancinante que le monde continue à se poser. Seulement, l'intimité au XXI^e^ siècle n'existe plus. Les agences de presse ont vite fait d'extraire un petit passage de cette conférence et de le présenter comme une accusation contre les musulmans. Cette fausse information - et vraie désinformation - a fait le tour du monde en quelques heures et embrasé la rue des pays musulmans. Quel gâchis ! Mais au moins une bonne question a été posée. Puissent les musulmans y apporter de bonnes réponses.*

18 septembre

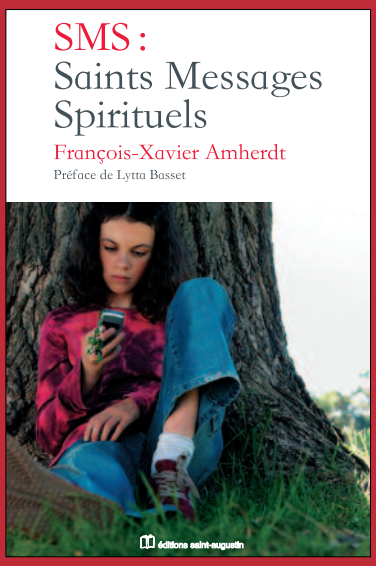
Quel foin ! *Dans une contribution au débat sur « Islam et violence », on lit dans le* Figaro *« que les musulmans ont constamment porté la guerre dans les territoires infidèles au nom de leur FOIN ». J'en déduis deux choses : que les lapsus révèlent souvent davantage sur la pensée de l'auteur que le reste de son propos (mais cela on le savait depuis Freud). Et que le* Figaro, *comme tant d'autres journaux, a supprimé ou réduit le nombre de ses correcteurs, probablement pour économiser de l'argent. Le résultat est édifiant : une branche se scie.*

Christophe Büchi

JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge

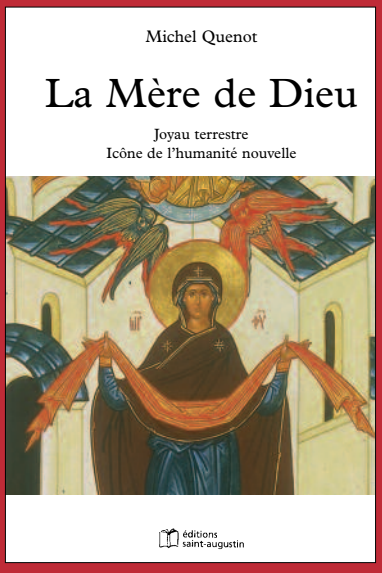
éditions saint-augustin S.A.



Jean Trabichet
Si l'Eglise m'était contée
41.—

François-Xavier Amherdt
SMS: Saints Messages Spirituels
45.—

Michel Quenot
La Mère de Dieu
45.—



Michel Salamolard
Deviens qui tu es
21.—

CH – 1890 Saint-Maurice · editions@staugustin.ch